IMAGES

No. 691 — LE CAIRE (EGYPTE) 5 DECEMBRE 1942



L'AMIRAL DE LABORDE

qui a donné l'ordre à la flotte française de Toulon de se saborder plutôt que de tomber entre les mains nazies. L'acte d'héroïsme de la flotte française a soulevé l'admiration du monde et a montré une fois de plus combien peu le peuple de France était enclin à une collaboration avec l'Allemagne.

NUMERO SPECIAL

OFFENSIVE EN RUSSIE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



R.C. 888



"AUX BELLES FOURRURES"

14, rue Daramalli (près Midan Soliman Pacha)

EXPOSITION — VENTE

DE FOURRURES MODERNES—OEUVRE DE CELEBRES FOURREURS

anciennement établis à Leipzig, Prague et Vienne.



En astrakan, breitschwanz, vison, skunk, renard, poulain, shyraz, yemen et autres fourrures précieuses.

Riche assortiment de manteaux, capes, jaquettes, collets, etc.

Des fourrures d'une rare beauté, primées à la récente grande exposition de fourrures à Tel-Aviv, y sont exposées.



1° Maigrir et 2° Guérir.

Institut Thérmal Bains de PARAFFINE

1° Amaigrissement remarquable d'un kilo après chaque bain.

2° Traitement pour : Insuffisance glandulaire — Rhumatismes — Arthritismes — Varices, Lumbago, Intoxications.

Dr. L. KOUTITONSKY

18, rue Fouad 1er

Appart. No. 20 .— Tél. 45439

ADMINISTRATION DES PRISONS

ADJUDICATION

Des offres seront reçues jusqu'au 26 Décembre 1942, à 10 h. a.m. pour la fourniture de Graisse Hydrogénique pour la fabrication de savon. Le cahier des charges peut être obtenu auprès de l'Administration au prix de 150 m/ms.

(9994)

Nos lecteurs écrivent...

Jeune fille

Je travaille depuis deux ans. Mon patron est très jeune, marié et père d'un petit garçon. Depuis quelque temps, je ne sais ce qui se passe, mais je suis sûre, cher Horatius, qu'il est très amoureux de moi. Son attitude, la douceur de ses yeux quand ils se posent sur moi, sa façon de me parler, son empressement à m'aider, l'intérêt qu'il prend à me raconter toutes sortes de choses et à m'écouter, et mille autres détails sont des indices assez clairs des sentiments qu'il éprouve à mon égard. Je souffre de le voir souffrir et voudrais quitter ma place, mais j'ai besoin de travailler. Que faire, Horatius ? Je suis bien embarrassée.

● *Je dois avouer, certes, que la situation est bien délicate, mais vous n'êtes sans doute pas la première employée à être aimée de son patron et il semble, d'après le ton de votre lettre, que lui-même ne vous est pas indifférent. Dans ce cas, je crois qu'il vaudrait mieux y couper court en ce moment où les emplois ne manquent pas et où vous pourriez trouver facilement une place ailleurs.*

Yvonne Printemps

● *Hélas ! ma chère amie, la vie serait autrement douce si chacun était libre de ses actes. Mais vous ne pouvez malheureusement pas échapper aux préjugés de votre milieu et, surtout, de votre famille. Je vous conseillerai donc de chercher à oublier ce jeune homme que vous ne pouvez vraisemblablement pas épouser pour plusieurs raisons que vous savez. L'épreuve sera dure, mais il vaut beaucoup mieux qu'il en soit ainsi plutôt que de provoquer le courroux de vos parents. Vous êtes d'ailleurs bien jeune encore et l'oubli viendra aussi vite que votre emballement fut fort. Croyez-moi, abandonnez ce rêve insensé et considérez l'existence sous un jour plus réaliste.*

Adel (Beyrouth)

● *Que vous dire, cher ami, maintenant que le mal est fait ? La résignation est chose parfois bien cruelle, mais nous ne pouvons lutter contre les décisions du destin. Continuez à être l'ami sincère et dévoué et n'essayez pas de compromettre l'existence de celle que de malheureuses circonstances ont éloignée à tout jamais de vous.*

P.F.

Ma sœur, âgée de 22 ans, s'est éprise d'un jeune homme qui ne possède aucune des qualités propres à faire un mari. Il est sans profession, sans éducation et maladif. Devant l'opposition de nos parents, ma sœur a menacé de quitter la maison pour épouser celui qu'elle aime. Que devons-nous faire, Horatius ? Nous sommes désespérés.

● *Voilà bien une situation ennuyeuse, mais si, malgré toutes vos menaces, tous vos conseils, votre sœur n'a rien voulu entendre, autant dire que son cas est désespéré. Faites tout de même une dernière tentative pour montrer du doigt le gouffre dans lequel elle va délibérément se jeter.*

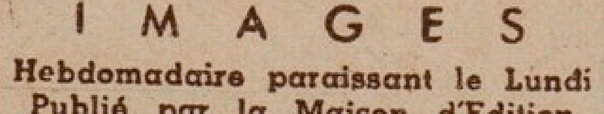
Don Juan

● *Vous êtes encore bien trop jeune, mon ami, pour vous laisser aller à de pareils débordements. Qu'espérez-vous ? Songez d'abord à terminer vos études et à vous faire une situation dans la vie. Ensuite, quand vous pourrez jouir d'une indépendance matérielle, vous pourrez agir à votre guise. Pour l'instant, contentez-vous d'être l'amoureux discret et distant. Pas davantage.*

Irka

● *Je crois que la solution la plus raisonnable serait d'épouser cet homme sincère et fidèle, en ce moment votre fiancé. Oubliez l'autre dont la légèreté et l'insouciance vous rendraient la vie insupportable si vous deviez l'épouser. Je suis sûr qu'avec votre fiancé actuel vous serez très heureuse et finirez par oublier l'absent complètement. Croyez-moi, n'hésitez plus.*

HORATIUS



Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



Nous traversons une période dangereuse marquée par de gros écarts de température. Toutes sortes de petites maladies et de malaises se manifestent—maux de gorge — rhumes fébriles — maladies épidémiques infantiles — névralgies — insomnies — influenza — irritabilité — et bien d'autres encore. En agissant promptement vous éviterez ennuis, souffrances et dépenses — ainsi qu'une longue période de lit. Pour les bannir dès leur début PRENEZ de l' 'ASPRO'. A ce sujet il n'y a pas le moindre doute, car des centaines de milliers de personnes ont témoigné de l'efficacité d' 'ASPRO'. Il a les plus grandes ventes de tous les produits de son genre dans le monde entier.

Il est prudent d'avoir TOUJOURS de l''ASPRO' SOUS LA MAIN — pour soulager Influenza Rhumes fébriles Maux de gorge Migraines Rhumatismes Névralgies Maladies infantiles Insomnies

'ASPRO' BLOQUE LA GRIPPE EN UNE NUIT !

Je suis content de l'emploi que j'ai fait d' 'ASPRO'. J'en ai pris, au début d'un refroidissement, 2 comprimés suivis d'une infusion chaude avant le coucher, et je dois avouer que le lendemain, tout malaise avait disparu. A l'avenir, j'en tiendrai toujours chez moi.
M. J. Lheritier.



COUPEZ CE MAL DE GORGE EN GARGARISANT AVEC 'ASPRO'

DOULEUR, RHUME S'EN VONT...

«Je souffre depuis deux mois à la jambe et j'ai voulu essayer 'ASPRO'. Je peux vous certifier que depuis que je fais usage d' 'ASPRO', ma douleur à la jambe a complètement disparu ainsi qu'un mauvais rhume que j'avais en même temps. Je suis très bien pour le moment. Je n'ai pas eu besoin d'en prendre une quantité pour faire disparaitre tout mon mal».
Mme Bertino, Béon (Ain).

'ASPRO' NE DÉLABRE PAS L'ESTOMAC

Saint-Etienne (Loire)
Fortement grippée il y a quelques jours, j'ai usé d' 'ASPRO' comme vous l'indiquez sur vos modes d'emploi. Le résultat est merveilleux et malgré un estomac très délicat, je ne me suis nullement trouvée gênée par ce précieux remède, Je ne puis que conseiller 'ASPRO' dans mon entourage.
Madame Meyer.

Fabriqué en Angleterre

5 Mms pour 2 comprimés — **PRIX INCHANGES** — 5 P.T. pour 27 comprimés

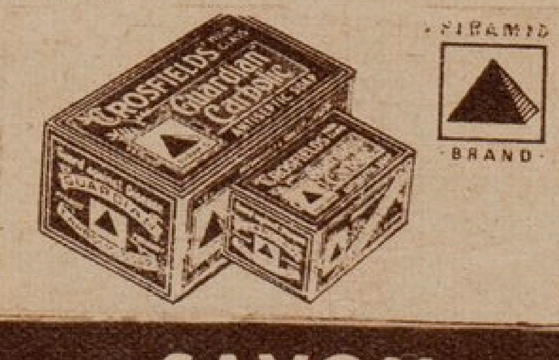
Agents: J. P. SHERIDAN & CO.

'ASPRO' REG. TRADE MARK



CET ANIMAL EFFRAYANT...

...est moins dangereux que ces millions de microbes qui pullulent partout et qui sont un danger mortel. La propreté du corps est un préventif contre les maladies causées par les germes microbiens. Le savon GUARDIAN CARBOLIC nettoie la peau d'une façon efficace et la débarrasse de toutes les impuretés. C'est le meilleur protecteur de votre santé.



SAVON Guardian

J. CROSFIELD & SONS LTD. WASSINGTON



COMME SI SA LUNE DE MIEL DURE TOUJOURS

Le bonheur conjugal ne peut être complet si la femme néglige les soins de sa beauté et, en premier lieu, le teint du visage. La mousse du savon « LUX » pénètre profondément dans les pores et les nettoie de toutes les impuretés. La peau du visage prend alors un velouté et une finesse de teint qui rend la femme incomparablement plus belle aux yeux de son mari.

Savon de Toilette **LUX**



LEVER BROTHERS LTD. PORT SUNLIGHT

L'ÉCRAN de la Semaine

LA MAITRISE aérienne

Le succès de l'entreprise alliée en Méditerranée dépend de la maîtrise aérienne.

La victoire du général Montgomery en Egypte, suivie du débarquement américain en Algérie et au Maroc, ont changé de fond en comble la situation en Méditerranée. Nous sommes arrivés au tournant de l'offensive stratégique, en ce qui concerne la guerre méditerranéenne.

Cette mer peut être entièrement couverte par une ombrelle d'avions basés sur des aérodromes de terre opérant sur toute sa longueur et sur toute sa largeur. Jusqu'à maintenant, ce n'était pas la marine de guerre italienne, mais bien l'aviation allemande qui contrôlait une grande partie de la Crète, de la Grèce, de la Sicile et même de la Sardaigne. La Luftwaffe était parvenue à interdire partiellement l'accès de la Méditerranée à la flotte britannique. Les Alliés ne purent plus employer cette mer comme ligne de ravitaillement.

Les événements de juin dernier avaient étendu davantage encore le contrôle aérien exercé par l'Allemagne. La retraite britannique jusqu'à El Alamein signifia la perte de bases aériennes placées sur une étendue de 300 milles tout au long de la côte méditerranéenne.

Seule la position-clé de Malte, véritable abcès dans le dispositif de l'ennemi, a empêché celui-ci de rendre sa maîtrise aérienne complète. C'est cette situation qui a imposé aux Britanniques une stratégie défensive. Les tactiques, tant sur mer que dans le désert, ont été, il est vrai, offensives, mais toute la stratégie alliée fut basée sur la défense des centres pétroliers du golfe Persique et de leurs lignes de communications.

La bataille pour les aérodromes, dont dépend toute la stratégie de la Méditerranée, a évolué en faveur des Britanniques : déjà tous les aérodromes égyptiens sont tombés entre leurs mains, ainsi que ceux de Cyrénaïque. Malte a repris son rôle offensif et tous les transports ennemis, d'Europe en Afrique, sont pris dans cette sorte de pince aérienne constituée par les escadrilles basées sur Malte et celles opérant à partir des aérodromes de la région de Benghazi.

Les avions de la R.A.F. et de l'aviation alliée sont en mesure de protéger efficacement les convois en mer. Ainsi, même si l'Axe arrivait à empêcher la Huitième Armée d'atteindre Tripoli, toute la partie de la mer à l'est de Tunis et du détroit de Sicile serait ouverte à la flotte britannique de la Méditerranée.

En Méditerranée occidentale, une situation identique est née à la suite de l'occupation du Maroc et de l'Algérie.

Au moment où les communications maritimes dans le lac méditerranéen seront sous le contrôle des Alliés, une offensive de grande envergure pourra être menée au cœur même de l'Europe.

Un succès de la bataille pour les aérodromes de la Méditerranée est susceptible de changer du tout au tout le cours de la guerre.

L'Amérique EN ORIENT

Partout en Orient les populations arabes accueillent les Américains, civils ou militaires, avec le même sentiment qu'elles accueillent les Britanniques, c'est-à-dire en amis, en alliés ou en libérateurs. Les Américains, de leur côté, parallèlement à leur action militaire, renforcent leurs rapports diplomatiques avec les pays arabes. La dernière manifestation de ce genre fut la nomination de M. George Wadsworth en qualité d'agent diplomatique auprès des gouvernements du Liban et de la Syrie, exprimant ainsi la sympathie des Etats-Unis envers les deux Etats du Levant, dont l'indépendance fut reconnue il y a un an. M. Wadsworth a présenté ses lettres de créance aux présidents des deux jeunes Républiques, ce qui peut être considéré comme une reconnaissance de fait de leur indépendance.

Les Etats-Unis sont donc ainsi représentés par un ministre plénipotentiaire en Egypte, en Irak et en Arabie Séoudite, par des consuls et agents diplomatiques au Liban, en Syrie, en Palestine et en Afrique du Nord française. Pendant le déroulement des opérations militaires au Maroc, en Algérie et en Tunisie, les Américains ont pu certainement se rendre compte de la popularité dont jouit leur pays auprès des populations arabes. D'autre part, leur gouvernement a pu également constater, en Amérique même, l'attachement des Arabes aux institutions démocratiques et leur reconnaissance pour l'hospitalité que leurs émigrés reçoivent dans le Nouveau Monde. En effet, des milliers d'entre eux s'engagent dans les armées américaines, et les nouvelles reçues d'Afrique du Nord disent que de nombreux volontaires syriens et libanais font partie des troupes du général Eisenhower.

Ainsi, le sentiment réciproque d'amitié qui lie les Américains aux Arabes ne fait que s'accentuer, pendant cette guerre mondiale, et les rapports entre l'Amérique et le monde arabe en sortiront plus consolidés que jamais.

Soulignons également que les circonstances spéciales découlant de la guerre ont amené un développement considérable dans les relations commerciales de l'Amérique avec les pays arabes, malgré les restrictions de toutes sortes imposées aux communications et au transport maritime, et ce développement ne manquera pas de donner aux échanges commerciaux de l'Orient, après la guerre, une tournure qui lui sera aussi profitable qu'à l'Amérique.

Voici ce que déclarait récemment un commis voyageur allemand :
— Oui, les Anglais ont essayé d'envahir la Norvège, mais le Führer les a devancés. Les Anglais ont tenté d'envahir la Grèce, mais le Führer les a devancés. Finalement, les Anglais ont essayé d'affamer l'Allemagne, mais, comme toujours, le Führer les a devancés.
(Daily Telegraph)



DANS BENGHAZI RÉOCCUPÉE

Des « tommies » ont apposé le signe de la victoire sur une enseigne qui portait ces mots, bien dans l'esprit fasciste : « Agissez toujours comme si le Duce vous regardait ».

Le Kremlin UNE VRAIE CITÉ

Le « Kremlin », d'où Staline dirige les destinées de la Russie et les opérations militaires qui contribuent à briser la machine de guerre allemande, n'est pas à proprement parler un palais : c'est une véritable cité dans la cité de Moscou.

Le mot « Kremlin » se prononce en russe « Kreml ». Il désigne « la partie haute et fortifiée d'une ville », autrement dit « le château ». On ne connaît guère à l'étranger que le Kremlin de Moscou. Mais il y a de nombreux « Kremls » en Russie, notamment dans la Grande-Russie et même en Sibérie. Le nom est dérivé de « Krem » qui veut dire « caillou », et dans les langues slaves il désigne généralement toutes sortes de forteresses.

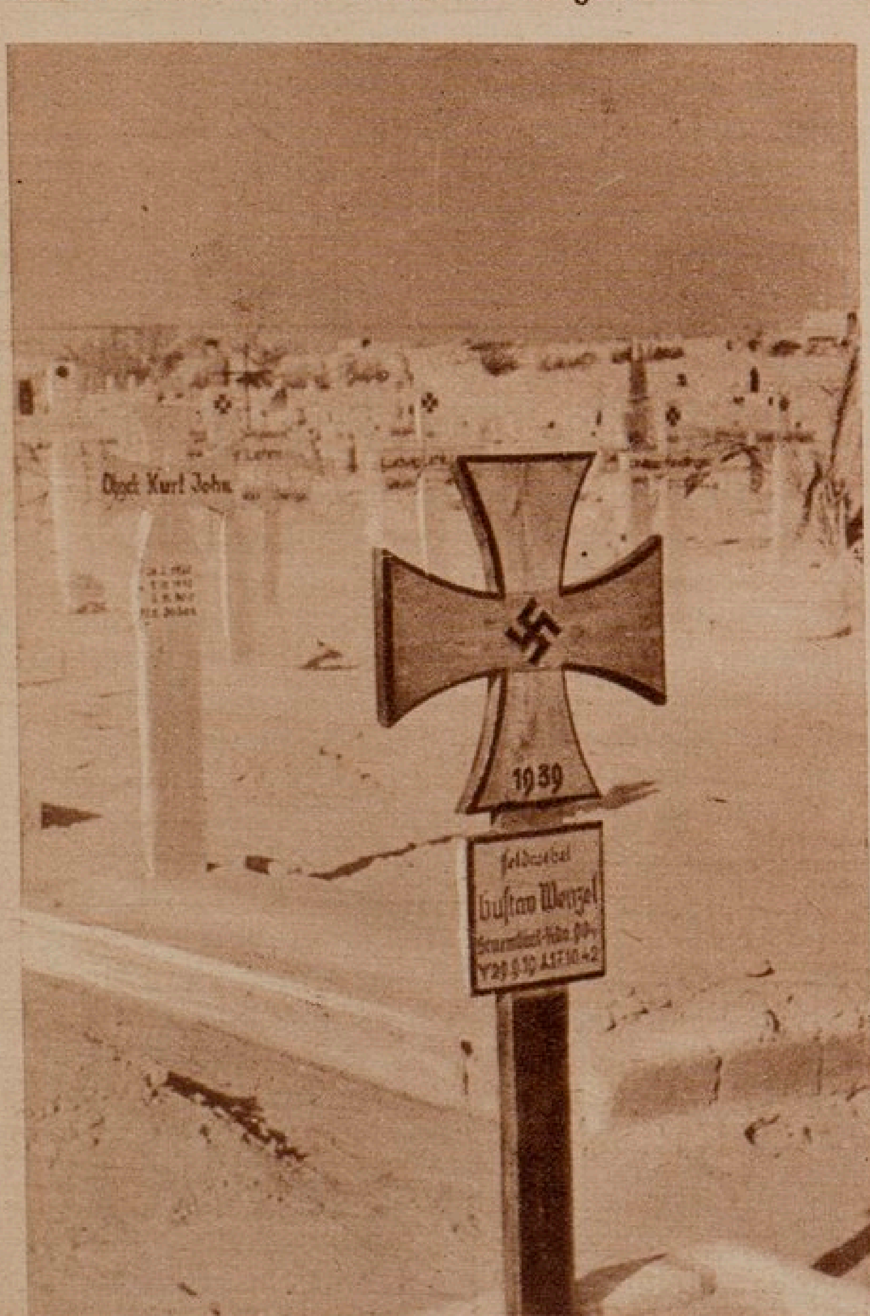
Le Kremlin de Moscou est l'œuvre des tsars qui se sont succédé sur le trône de Russie et que chacun agrandissait et embellissait à son tour. Il fut aussi la résidence de tous les tsars jusqu'à l'incendie de Moscou en 1812, durant la campagne napoléonienne.

Cette immense forteresse est de forme triangulaire et domine la rive gauche de la Moskova, qui traverse Moscou. Dans l'intérieur de l'immense enceinte, il y a une foule de monuments, de casernes, d'églises, de palais, etc., qui font du Kremlin une ville à part, qu'entoure une formidable muraille de 12 mètres de haut et de 2.200 mètres de long.

Les palais du Kremlin comptent parmi les plus imposants des capitales européennes. Les principaux sont : le Térémoi-Dvoretz, qui date de 1487 ; le Nouveau Palais, l'un des plus récents, bâti en 1838 et surmonté d'une coupole dorée qui constitue une merveille de son genre ; le Granovitaia-Palata, le plus vaste et qui renferme les salles historiques où se réunissaient autrefois les états-généraux russes et où les représentants des puissances étrangères étaient reçus par les tsars. Quant aux anciennes églises qui se trouvent dans l'enceinte du Kremlin, les principales sont : l'église de l'Assomption, qui renferme une image de la Vierge dite « Image de Notre-Dame de Vladimir » et qui, suivant la tradition, aurait été peinte par l'évangéliste saint Luc. C'est dans la cathédrale de l'Assomption que les tsars de Russie étaient jadis couronnés. C'est Ivan III qui fit construire cette cathédrale par le célèbre architecte florentin Fioraventi, en 1474. Tout près de cette cathédrale s'élève celle de l'Annonciation, fondée au commencement du XIVe siècle et rebâtie en 1483. Quant à l'église Saint-Michel, célèbre par ses magnifiques coupoles dorées, elle renferme les tombeaux des tsars moscovites.

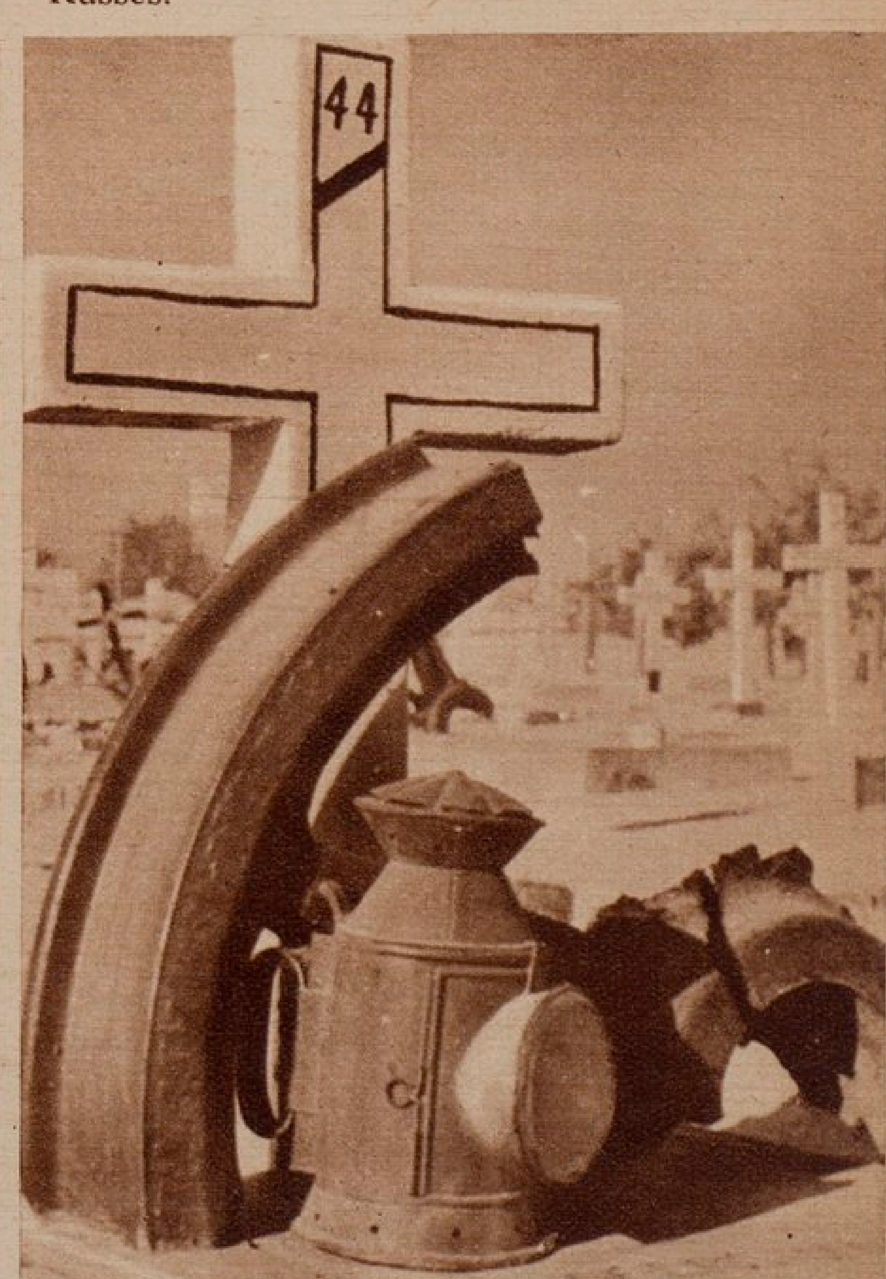
On fait remonter généralement la fondation de Moscou et la construction du premier Kreml à la première moitié du douzième siècle. Plusieurs incendies dévastèrent la vieille capitale des Moscovites, notamment en 1812, mais le Kremlin fut toujours épargné. Certains historiens vont même jusqu'à affirmer que Napoléon ne se décida à ordonner la fameuse retraite de Russie que parce que la vie à l'intérieur du Kremlin était devenue intenable.

Détail curieux : c'est depuis des siècles que l'une des principales places de Moscou, devant le Kremlin, s'appelle «La Place Rouge» ! Lorsque les communistes devinrent maîtres de la Russie, le nom de la Place demeura le même et prit une signification particulière. Pour immortaliser la mémoire de Lénine, les Soviets lui ont élevé, devant l'antique palais des tsars, un monument funéraire qui renferme ses restes et qui est devenu un lieu de pèlerinage pour tous les Russes.



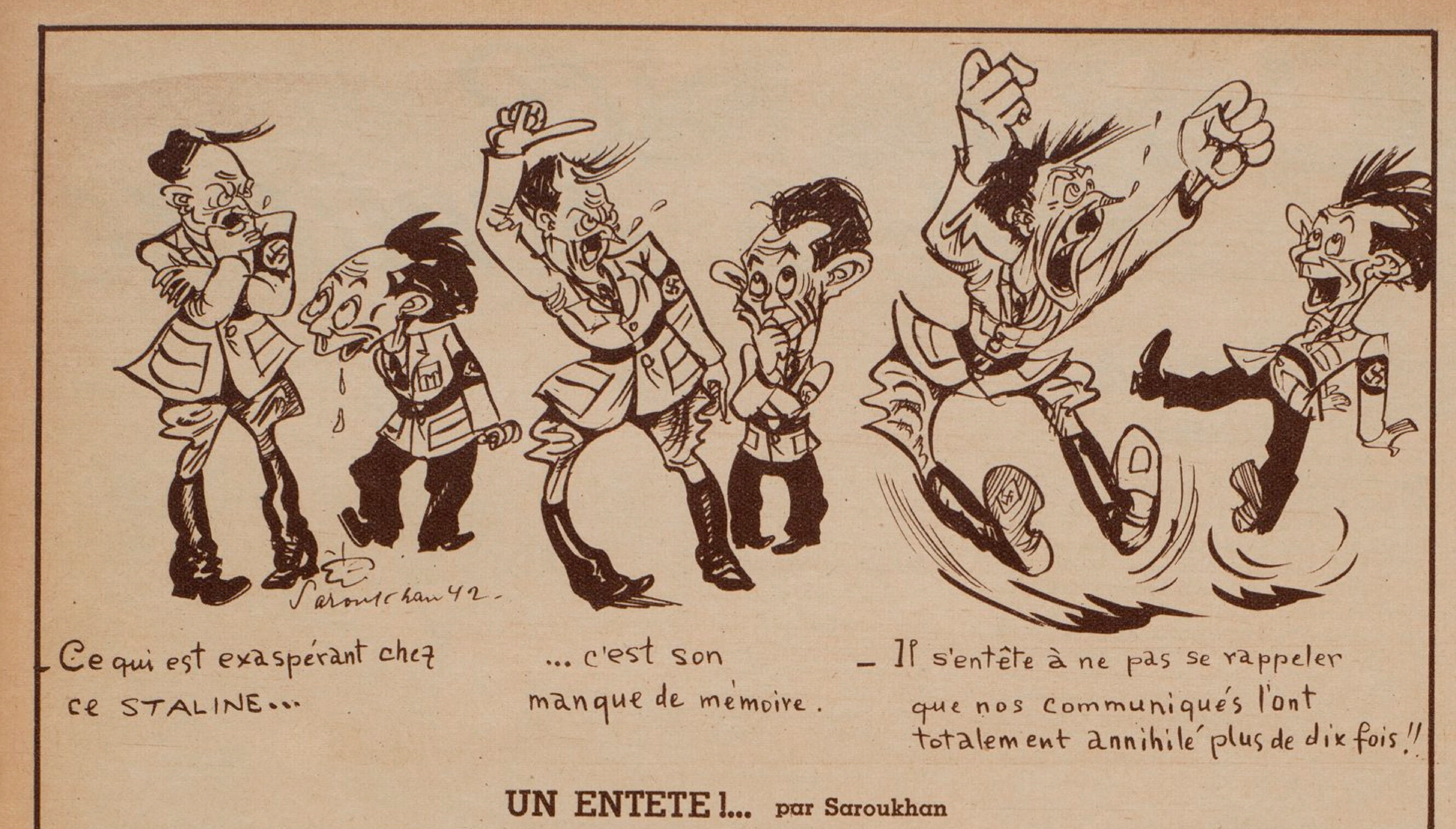






CROIX DE BOIS DANS LE DESERT

Là où la bataille faisait rage il y a quelque temps, des croix de bois se succèdent dans l'immensité du désert... Les tombes de certains soldats axistes portent des signes indicateurs assez inattendus. De gauche à droite : une croix gammée sur une croix de bois dans un cimetière allemand à Marsa-Matrouh. Une hélice a été placée sur la tombe de ce pilote italien tué au cours d'un combat. La tombe d'un conducteur de camion est ornée d'un volant, tandis qu'une roue brisée et une lanterne garnissent le monument funèbre de cet ancien ouvrier de chemin de fer.



UN ENTETE !... par Saroukhan

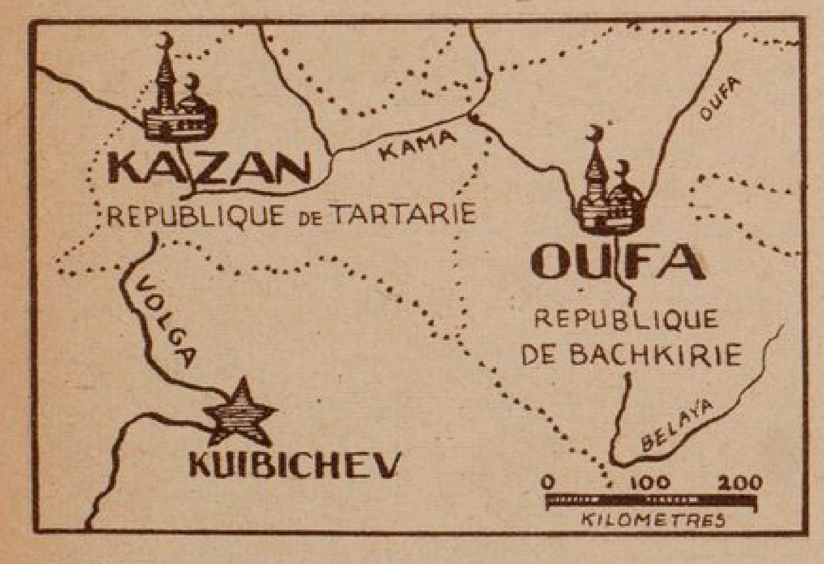
Kazan et Oufa

CENTRES MUSULMANS DE L'U.R.S.S.

Dernièrement, le grand mufti des musulmans de Russie lançait un appel à ses coreligionnaires, leur demandant de contribuer dans toute la mesure de leurs moyens à l'effort de guerre soviétique. Nous avons eu déjà l'occasion de souligner ici même l'ampleur de cette contribution des musulmans de Russie à la défense de leur patrie, et l'appel du mufti nous fournit encore une fois l'occasion de donner de nouveaux détails sur les deux centres les plus importants de la culture musulmane en U.R.S.S. : Oufa et Kazan.

Oufa est la capitale de la République soviétique de Bachkirie et compte 100.000 habitants. Elle est la résidence du grand mufti, chef suprême de tous les musulmans de l'U.R.S.S. Actuellement, cette haute dignité est échue à S.E. Roualef Abdul Rahman, élu grand mufti en 1936, à l'unanimité, par les délégués des musulmans réunis à Oufa. C'est un homme de soixante ans, d'une vaste érudition et qui fit de nombreux voyages en Europe et en Orient, entre autres le pèlerinage de La Mecque.

Mais si Oufa, en Bachkirie, est le centre religieux des musulmans de Russie, par contre leur centre culturel se trouve plutôt à Kazan, capitale de la République soviétique de Tartarie. Elle est située sur la Volga, au nord de Stalingrad, et compte près de 200.000 habitants. La ville offre un aspect beaucoup plus oriental et asiatique qu'européen. On y remarque de nombreuses mosquées dont les minarets élégants et élancés se dessinent sur le ciel continuellement brumeux.



Les Tartares sont les descendants des Turcs venus de Bulgarie et des conquérants venus d'Asie au XIIIe siècle. C'est en 1438 que le khan des Tartares, Mohammed Ollough, fonda la ville. Ivan le Terrible s'en empara en 1552. En 1784, les privilèges spéciaux furent reconnus aux Tartares et le gouvernement russe reconnut officiellement la religion musulmane, dont les affaires furent depuis lors dirigées par un comité nommé « Comité d'Orenbourg », ayant à sa tête un mufti. En 1799 une imprimerie orientale fut créée à Kazan et en 1804 une université y fut également fondée qui devait jouer un grand rôle dans le développement culturel des musulmans de Russie. La collaboration fut étroite entre les orientalistes russes tels que Radloff et Gottwald, d'une part, et les chefs musulmans tels que Chehab Eddine Mirghani et Hussein Feiz Khani, d'autre part. En Tartarie, plusieurs journaux et de nombreuses écoles furent fondés dans toutes les régions habitées par des musulmans. Kazan fut depuis ce temps-là et demeure jusqu'à nos jours le principal centre culturel oriental de Russie. L'imprimerie de l'Université de Kazan a publié une foule d'ouvrages d'une grande importance, dont une traduction du Coran en russe et en mogol, les œuvres d'Aboul Fida et des traductions des plus grands poètes arabes et turcs. La plupart des orientalistes russes non musulmans doivent à l'Université de Kazan d'avoir vu leurs œuvres imprimées et répandues dans le monde.

« Grobba l'Arabe »

EN DISGRACE ?

Une nouvelle d'agence, émanant de Bagdad, informe que le Dr Grobba est en disgrâce. Il aurait même été relevé de ses fonctions, les événements des derniers mois ayant démontré qu'il avait induit les nazis en erreur en leur affirmant que les pays arabes leur étaient acquis.

Le Dr Grobba est considéré par les Allemands comme le meilleur spécialiste en questions orientales. Ils l'appellent « Grobba l'Arabe » et parfois « le Lawrence allemand ». Nous estimons qu'il ne mérite ni l'une ni l'autre des deux dénominations. « Grobba l'Arabe » jouit, il est vrai, d'une grande réputation parmi les populations du Proche-Orient, mais il ne s'agit précisément pas d'une « bonne » réputation. Tout le monde sait que les intérêts des Arabes passent pour lui au second plan et qu'il s'est servi de leur bonne foi pour servir uniquement les visées impérialistes de son pays. Quant au « Lawrence allemand », il est loin d'avoir compris l'âme arabe aussi bien que le véritable « Lawrence », que les Arabes eux-mêmes ont surnommé « l'Empereur sans couronne de l'Arabie ».

Grobba occupa le poste de ministre du Reich en Irak et en Arabie séoudite, mais il exploita son poste à des fins personnelles et dirigea l'espionnage allemand dans le Proche-Orient. Il ne réussit, somme toute, à enrôler sous la bannière du nazisme que quelques individus, pour la plupart au passé trouble et au dossier chargé, tel ce Younès Bahari, speaker de Berlin dont on n'entend plus — ou plutôt qu'on n'entend plus parler. Grobba, nommé chef du département oriental au ministère des Affaires Etrangères à Berlin, devait y mener à bonne fin le plan de soulèvement des pays arabes qu'il prétendait avoir élaboré et mûri, pendant son séjour à Bagdad et à Djeddah. D'après lui, les populations arabes n'attendaient qu'un signe pour se jeter sur les Anglais. Or, il n'y eut que la stupide et folle équipée de Rachid Aaly ; puis, ce fut le calme complet, le ralliement à la cause des Nations Unies, les engagements de volontaires, les déclarations officielles des gouvernants et celles des leaders nationalistes, toutes en faveur des Britanniques et de leurs alliés. Grobba s'était trompé.

Les villes dont on parle
EN TUNISIE

Gabès

Gabès, qui est située sur le flanc oriental de la Tunisie, est un port qui offre un abri sûr aux navires. Cette ville est baignée par le golfe qui porte parfois son nom et parfois celui de Petite Syrte. C'est une cité de 10.000 habitants, entourée d'une région fertile, autrefois oasis renommée. Ses oliviers sont parmi les meilleurs de Tunisie. Naguère, son commerce était florissant, mais les abords de sa rade furent envahis par le sable, de telle sorte que les grands navires ne peuvent plus s'en approcher et doivent ancrer au loin, s'exposant ainsi à de dangereux coups de vent.

Sfax

Sfax est également un port sur le golfe de Gabès. Sfax compte près de 40.000 habitants. Les Français la bombardèrent violemment en 1881, lors de l'occupation de la Tunisie. En face de Sfax se trouve l'île de Kerkeneh. Cette ville a une importance stratégique aussi précieuse pour les belligérants que Gabès. Les deux ports commandent en effet, avec l'île de Kerkeneh, le golfe de Gabès et l'accès par l'est et le sud du détroit de Sicile.

Sousse

Sousse est le port par lequel l'important centre de Kairouan, en Tunisie, communique avec la mer. C'est une ville de 25.000 habitants, sur la baie de Hammamat. Elle fait face à l'île italienne de Pantellaria. On trouve à Sousse de vieilles et curieuses catacombes.

Hammamat

Le dernier port, au nord, du littoral oriental de la Tunisie est Hammamat, sur la baie du même nom. La presqu'île du cap Bon la sépare de Tunis. Ainsi, le flanc oriental de la Tunisie offre aux navires une série de ports allant du sud au nord dont les belligérants cherchent à s'emparer, pour commander le détroit de Sicile. Ces ports sont : Gabès, Sfax, Sousse et Hammamat. La presqu'île qui commence à Hammamat se termine au nord par le cap Bon, face à la Sicile.

L'Afghanistan

ALLIÉ AUX DÉMOCRATIES

On a peu parlé de l'Afghanistan pendant cette guerre, quoique, par sa position stratégique, ce pays constituât un point d'appui d'une importance capitale pour les belligérants, en Asie centrale. Une nouvelle, ayant trait à un deuil qui a frappé la famille régnante d'Afghanistan, attire l'attention sur ce royaume d'Orient, peu connu des étrangers. Le roi Zahir Khan vient de perdre son fils, le prince héritier. De partout, le jeune roi reçut des marques de sympathie émue.

On sait que l'Afghanistan fut, depuis le début de ce siècle, en proie à la guerre civile, aux troubles et aux révolutions de toutes sortes. L'ex-roi Amanoullah voulut y introduire des réformes qui devaient bouleverser la vie nationale. Il y eut une révolte qui obligea le roi à fuir et un aventurier, Bachi-Saka, usurpa pour un temps le trône, jusqu'à ce qu'il eut été battu par le général Nadir Khan, qui fut proclamé roi. L'actuel souverain, Zahir Khan, est son fils. L'ancien roi Amanoullah s'est réfugié avec sa famille en Italie. Bien entendu, Mussolini et Hitler ne pouvaient laisser échapper l'aubaine d'exploiter ce souverain détrôné. Des nouvelles rares mais assez explicites informent, en effet, que les deux dictateurs ont promis à Amanoullah de le replacer sur le trône d'Afghanistan lorsqu'ils auraient conquis le Moyen-Orient. Par ailleurs, la dynastie de Nadir Khan entretenait, depuis son accession au trône, les meilleures et les plus cordiales relations avec les puissances démocratiques, notamment avec la Grande-Bretagne. Il était tout naturel que le jeune roi Zahir Khan adoptât une attitude amicale à l'égard des Nations Unies, surtout depuis le jour où la menace allemande s'était approchée de l'Orient et que la Russie s'était jointe aux ennemis de l'Allemagne. Les agents allemands, italiens et japonais déployèrent une grande activité en Afghanistan. Lorsque la Grande-Bretagne et la Russie prièrent le roi Zahir de prendre les mesures nécessaires en vue de mettre fin à cette activité, il agréa la demande et fit expulser les agents en question. Par la suite, un accord fut conclu entre le gouvernement de Kaboul, la Grande-Bretagne et la Russie, qui range l'Afghanistan définitivement dans le rang des démocraties. Géographiquement, l'Afghanistan constitue une position-clef par rapport à la Russie, à l'Iran, aux Indes et à la Chine. On l'a bien appelé la Suisse de l'Asie.

William Beveridge

PRÉPARE LE MONDE D'APRÈS-GUERRE

Sir William Beveridge vient de publier, après dix-sept mois de préparation, son rapport sur la « sécurité sociale » du peuple anglais après la guerre.

Même pour un homme de la trempe de M. William Beveridge, ce n'est pas une petite affaire que de préparer l'Angleterre et, dans une certaine mesure, le monde d'après-guerre. Celui que la confiance de M. Churchill a chargé de cette besogne ne fait pas directement de politique : il ne travaille que sur le plan social. Comme beaucoup d'autres pays, en effet, l'Angleterre traverse une évolution dont l'issue modifiera certainement l'organisation actuelle de la société : problèmes du travail, système de l'assurance, rapport des patrons avec leurs ouvriers, etc. Il est heureux que les transformations nécessaires puissent s'accomplir sans les heurts qui ensanglanteraient d'autres contrées et que l'Etat conserve, ici comme là, la direction du mouvement.

L'Etat, en l'occurrence, s'incarne en la personne de Sir William Beveridge. La carrière est digne d'être notée de ce théoricien que ses contacts avec les réalités de la vie ont amené à l'étude pratique et à la recherche des solutions aux difficultés. Economiste, sorti de Chaterhouse et d'Oxford, il se consacre dès 1909 (avec Winston Churchill, lui-même aux premiers temps de son activité) aux questions ouvrières. Le chômage le préoccupe ; la misère des classes laborieuses frappera d'une marque indélébile son imagination et sa volonté d'y remédier. Pendant la guerre de 1914-1918, le spectacle des pauvres gens faisant la queue devant les magasins — sans toujours y trouver l'indispensable — le conduit à mettre sur pied le système des cartes. Tout le monde dorénavant sera rationné : mais riches et moins riches trouveront de quoi manger.

Sa dernière apparition dans les cercles ouvriers — sa dernière apparition officielle, du moins — date de 1926. Une grève générale des mineurs menaçait l'Angleterre, et qui risquait de paralyser son industrie. Sous la présidence de Sir Herbert Samuel, une Commission Royale est instituée dont Beveridge fait naturellement partie. Il rédige un rapport, mais formule aussi des propositions concrètes. Elles ne furent pas adoptées. Mais la preuve était ainsi fournie aux travailleurs britanniques que, loin de se désintéresser de leur sort, leurs gouvernants s'occupaient d'eux et qu'il se trouvait, malgré tout, dans les sphères dirigeantes des hommes capables de les comprendre. Beveridge était de ceux-là.

La Réunion

L'ILE QUI CHANGEA 20 FOIS DE NOM

L'île de la Réunion s'est ralliée à la France Combattante, liant ainsi son sort à celui de sa grande sœur et voisine : Madagascar. L'île est ainsi soustraite à la menace japonaise et ne risquera plus de devenir une base de sous-marins de l'Axe.

Rares sont les îles qui passèrent par tant de vicissitudes. Elle fut découverte par Mascarenhas, placée sous le pavillon français en 1642, colonisée en 1654, occupée en 1665 ; elle fut d'abord possession de la Compagnie des Indes et fit retour à la Couronne en 1764. Elle s'appelait île Bourbon. La Révolution changea ce nom en celui de Réunion. Sous l'Empire, elle fut baptisée île Bonaparte. En 1810, les Anglais l'enlevèrent. Elle fut rendue à la France en 1814, reprit son nom de Bourbon pour revenir à celui de Réunion en 1848.

On n'est pas sûr de la date à laquelle le Portugais Pedro de Mascarenhas la découvrit : 1505, 1507, 1508, 1513, 1528 ou 1545 ? Nul n'a pu nous le dire jusqu'ici. Ce navigateur donna son nom à l'archipel des Mascareignes dont la Réunion fait partie. D'après une autre version, c'est Diego Fernandez Pereira qui lui aurait donné son premier nom : « Santa Appollonia ». Hollandais, Portugais, Espagnols, Anglais et Français passèrent, repassèrent, partirent et revinrent tour à tour dans les Mascareignes. Et le nom de l'île changeait sans cesse : Sainte Appollonia, Eden, île des Perles, etc.


La Réunion est à 700 kilomètres à l'est de Madagascar, en pleine mer des Indes. Elle a la forme d'un œuf et a une longueur de 71 kilomètres et une largeur de 48 kilomètres. Sa superficie est de 2.512 km. carrés. La capitale de l'île est Saint-Denis. La Réunion est représentée au Parlement français par un sénateur et deux députés.

C'est une île volcanique, formée d'un massif montagneux. Son climat est tropical et son sol très fertile. Lors de sa découverte, l'île était déserte. Sa population actuelle est formée de blancs venus de France, d'Espagne, du Portugal, et de nègres venus de Madagascar et de la côte orientale de l'Afrique. Ces derniers furent importés jadis dans l'île comme esclaves. Libérés en 1849, ils s'établirent comme cultivateurs ou comme travailleurs. Des Indiens, des Chinois, des Arabes vinrent par la suite dans la Réunion. Après la défaite de la France, l'île suivit l'exemple de Madagascar et se rallia à Vichy. Et comme Madagascar, elle vient de se rallier à la France Combattante.

Les autres îles principales de l'archipel sont : l'île Maurice, qui s'appelait autrefois Ile de France, et l'île Rodriguez : toutes deux appartiennent à la Grande-Bretagne.

Offensive en Russie

BILAN DE LA 2ème CAMPAGNE D'ÉTÉ



Les événements d'Afrique du Nord, de France et du Pacifique ne doivent pas détourner notre attention du front russe dont l'importance est toujours primordiale. Nous ne songeons évidemment pas à minimiser la portée des succès alliés tout le long du littoral méditerranéen, mais ce ne sont pas moins des succès préparatoires dont les répercussions sur l'issue de la guerre n'auront lieu qu'à une échéance plus ou moins rapprochée. La proximité de cette échéance dépend plus que jamais des opérations sur le front de Russie. Ramenons donc notre attention sur l'Union Soviétique où, non moins qu'ailleurs, se jouent les destinées du monde.

●

La lutte qui se poursuit dans la zone de Stalingrad avec une violence redoublée constitue un des principaux tournants de cette guerre. La résistance que les Russes y ont opposée et la combattivité dont ils font preuve maintenant ont soulevé beaucoup d'enthousiasme. Il n'est pas jusqu'aux russophiles les plus convaincus qui n'aient été surpris du prodigieux redressement opéré par les troupes soviétiques. C'est que l'audacieuse stratégie du maréchal von Bock et de ses successeurs a été contrecarrée par une stratégie plus audacieuse encore. Certes, le maréchal Timochenko n'a pas craint de céder **sous la pression des forces ennemies** un terrain souvent très précieux, mais il s'avère aujourd'hui que cette tactique du repli systématique a été la plus appropriée, puisqu'elle a permis aux armées soviétiques d'éviter le choc avec l'adversaire dans des conditions d'infériorité trop dangereuses, et d'échapper ainsi à une annihilation qui, à en juger par les immenses concentrations de forces nazies, constituait un des objectifs essentiels de la Wehrmacht.

C'est à ce prix seulement que le commandement soviétique put organiser efficacement la défense de Stalingrad. Tant que la ville d'acier tenait, l'élan nazi était arrêté et l'offensive du sud de la Russie de plus en plus compromise. Maintenant que l'armée rouge a repris l'initiative, le haut commandement allemand devra renoncer sans doute aux ambitieux objectifs que les succès initiaux de sa grande offensive du 28 juin lui avaient fait entrevoir et il cherchera à tout prix à conserver les gains acquis. Une fois de plus, après avoir payé le prix fort, tout près du but, Hitler est obligé de « remettre le coup ».

Dans ces conditions, il est intéressant de préciser, au seuil de ce nouvel hiver, les données militaires de la situation en Russie après une campagne d'été dont l'envergure n'a pas été moindre que celle de l'année précédente. Autrement dit, il importe de savoir dans quelle mesure les Nations Unies pourront compter encore sur l'U.R.S.S. en tant que puissance offensive ou défensive, car c'est la résistance de l'Union Soviétique qui leur a permis jusqu'ici d'achever leurs préparatifs en vue de la phase offensive actuelle.

Il convient de noter tout d'abord que les nazis avaient remporté depuis le 28 juin des succès substantiels. Ils ont gagné dans une mesure très appréciable ce qu'on pourrait appeler « la bataille du terrain », mais ils n'ont pas atteint leur but principal, les pétroles du Caucase, et ils ont perdu la bataille militaire proprement dite en ne parvenant pas à détruire ou entamer la résistance des forces soviétiques. Les riches territoires occupés par les Allemands représentent certainement une diminution des ressources de l'U.R.S.S. La question s'est donc posée de savoir si, privées en grande partie des pétroles et du charbon du Caucase et du Donetz, les armées soviétiques pourraient conserver longtemps encore leur magnifique combattivité. **Que serait la force militaire de l'U.R.S.S. dans un an, par exemple, et même au cours du prochain hiver, sans les importantes ressources perdues pendant l'été ?**

Stalingrad est pratiquement la pointe extrême de ce que l'on pourrait appeler « la ligne de vie » de la Russie. Sa chute aurait consommé l'isolement des armées du centre et du nord de la Russie, des régions vitales du Sud. D'autre part, en portant la bataille aux abords de cette ville, les Allemands ont complètement privé la Russie de l'important réseau des communications ferroviaires reliant le Sud au restant du pays. Quant à la Volga, qui charriait annuellement près de 36 millions de tonnes de marchandises, son trafic se trouvait jusqu'ici entravé par les attaques incessantes de la Luftwaffe. Le haut commandement allemand pensait paralyser ainsi les grandes armées soviétiques lesquelles ne dureraient plus qu'autant que le leur permettraient leurs stocks locaux et la production des territoires russes non occupés, principalement celle de la région de l'Oural. Pour donner une idée encore plus précise de l'importance de l'enjeu dans la bataille actuelle, certaines dépêches de sources alliées estimaient que la chute de Stalingrad aurait signifié une réduction des deux tiers de la puissance militaire de l'U.R.S.S. Et il est vrai que depuis que les Allemands avaient dépassé la courbe inférieure du Don, la puissance militaire russe tendait à diminuer dans une proportion sensible, **mais de façon graduelle et non instantanée.** La présente offensive de Timochenko a justement pour objet de sauver la Russie de cette grave menace de paralysie progressive qui pesait si lourdement sur elle. Les premiers succès, fort encourageants, sont d'excellent augure pour la campagne d'hiver, mais les armées soviétiques ne sauraient se contenter d'infliger de sévères pertes à la Wehrmacht. Il leur faut éloigner le plus possible l'ennemi de la courbe du Don, afin de rétablir substantiellement les communications avec le centre et le nord du pays, récupérer les centres industriels occupés par l'ennemi, déjà repris en partie, et enfin ranimer complètement le trafic de la Volga en la dégageant de toute menace aérienne.

Si le maréchal Timochenko atteint ces objectifs, et il semble en bonne voie de le faire, l'U.R.S.S. restera pour l'Allemagne une redoutable puissance offensive qu'elle ne pourra jamais plus abattre, ce qui hâtera vraisemblablement l'effondrement et la décomposition du Reich nazi. Car il est évident qu'une chute du moral analogue à celle qui s'est produite en 1918 proviendrait bien plus facilement d'insuccès et d'échecs coûteux sur les champs de bataille terrestres que des seuls bombardements aériens sur les villes allemandes. Mais si Timochenko ne réussit pas, la situation demeurera sérieuse, parce que privées d'une notable partie de leurs ressources essentielles, les armées rouges ne pourront pas indéfiniment conserver la même vigueur combattive, ce qui rendrait malheureusement l'issue de la guerre plus lointaine.

C'est parce qu'il a saisi le grave enjeu de la bataille actuelle que le haut commandement soviétique a déclenché avant l'hiver proprement dit la grande contre-offensive de Stalingrad et des autres secteurs. Au surplus, on ne réalisera bien l'étendue du redressement opéré par les armées de Timochenko qu'en se remémorant les résultats de la campagne d'été de 1942, tels que les décrivaient les sources alliées les plus objectives :

1) Le rapport matériel des forces s'était révélé être en faveur des Allemands. La retraite de Timochenko avait été imposée par cette supériorité. Elle s'était opérée selon un plan, mais cependant **sous la pression de la force allemande.** Car toutes les raisons stratégiques auraient commandé de défendre des points aussi importants que le bassin du Don, Rostov et le Caucase avec des moyens aussi grands que possible.

2) Les Allemands parvinrent à couper en deux le groupe d'armées Timochenko et toutes les tentatives des Russes pour détourner l'avance allemande, toutes les contre-attaques venant du Nord étaient impuissantes à rétablir l'unité. La solidité du front du Caucase dépendait de sa liaison avec le front central, à l'intérieur de la Russie. Or, cette liaison, dès les premiers jours de l'offensive allemande, fut coupée, lorsque la ligne Stalingrad-Krasnodar fut interrompue à plusieurs endroits. Cette séparation ne compromettait pas seulement l'unité du commandement, mais aussi la sécurité du ravitaillement, sans compter les armées ennemies qui surgissaient sur les flancs des armées russes dans la boucle du Don et le Kouban.

3) La conséquence ultérieure de cette situation est que, du côté russe, la possibilité de conduire les opérations dans la Russie centrale et dans le Caucase, à partir d'un seul centre et selon un plan unique, n'existait plus. Déjà en août, la Russie centrale ne communiquait plus avec le Caucase du Sud que par Astrakhan et la mer Caspienne. Timochenko ne pouvait plus manœuvrer sur des lignes intérieures.

4) Les tentatives du commandement russe pour saisir l'initiative dans d'autres secteurs n'avaient eu qu'un succès limité. Cependant l'offensive dans la région de Rzhev s'était amplifiée, elle s'était étendue sur un front plus large et avait pénétré plus profondément les lignes allemandes. On s'aperçoit maintenant que (*La suite en page* 13)

A. N.

LA BLITZ A ECHOUE
SUR LE FRONT ORIENTAL

par TOM WINTRIGHAM

C'est aujourd'hui le devoir de tous les citoyens des démocraties de comprendre la guerre dans ses moindres détails. C'est là la seule réponse convenable qu'on puisse donner à la guerre totalitaire.

Ces deux phrases constituent le credo de Tom Wintrigham. L'auteur de l'article que nous tirons du magazine anglais « Picture Post » à l'intention de nos lecteurs a étudié tous les aspects possibles du développement de la guerre en Russie, depuis l'offensive allemande en juin 1941 jusqu'au siège de Stalingrad.

Tom Wintrigham est incontestablement aujourd'hui l'un des critiques militaires les plus cotés dans les Iles Britanniques.

L'armée rouge a mis en échec la blitzkrieg. Cette affirmation peut paraître étrange lorsqu'on considère la profondeur et l'étendue de l'avance allemande en territoire soviétique. Mais les armées russes, malgré leurs pertes territoriales, sont parvenues à empêcher l'Allemagne d'appliquer la stratégie foudroyante qui procura à la Wehrmacht ses succès en Europe et en Libye. Les Allemands ne peuvent plus faire la guerre à leur façon, cette façon étant pour eux la moins coûteuse et la plus efficiente : peu coûteuse en vies humaines et en matériel ; efficiente par la destruction totale et rapide des forces qui leur étaient opposées. Aujourd'hui les Allemands en sont réduits à effectuer des avances au ralenti ; ils ne sont plus en mesure d'opérer des encerclements gigantesques dans lesquels d'importants effectifs de l'armée ennemie sont enfermés et détruits par la suite, comme cela se produisit en Pologne en 1939, en France en 1940, et sur quelques points du front oriental en 1941.

Si les Allemands ont encore conservé une certaine force de pénétration, cela n'est pas dû aux mêmes facteurs qui intervenaient auparavant. Pour établir la question sur des bases simples, nous dirons que les Allemands ont pu réaliser des avances au cours de l'été de l'année dernière, parce qu'ils disposaient d'avantages que nous désignerons par les lettres A, B et C.

L'AVANTAGE DES ARMES

Le premier avantage, A, consiste en une supériorité en armements et en nombre d'engins. Les Russes disposaient d'un nombre de tanks au moins égal à celui des Allemands, au commencement de l'attaque, mais leurs unités lourdes, armées de canons de gros calibre, étaient de 75 pour cent inférieures en quantité à celles mises en ligne par les nazis. Or ces chars jouent un rôle plus que décisif dans presque toutes les batailles. Dans le domaine de l'aviation, l'U.R.S.S. disposait d'autant d'appareils que la Luftwaffe, mais les modèles russes, construits quelques années auparavant, étaient surannés, et particulièrement lents. Près de la moitié de la force soviétique de bombardiers, par exemple, consistait en avions trop lents pour être utilisés dans des opérations de jour ; ces machines ne pouvaient opérer qu'à la faveur des ténèbres. Leur rayon d'action était limité, et pendant l'été les nuits ne sont pas particulièrement longues. Ces appareils, néanmoins, sont d'une grande utilité au cours des autres saisons, et il ne serait pas surprenant qu'ils fussent appelés à jouer un rôle important le jour où les Russes déclencheront une action offensive d'envergure. On pourra les utiliser pour remorquer des planeurs, pour transporter des troupes derrière les lignes allemandes, ou bien encore en qualité d'avions de transport. Entre temps, leur activité n'est pas très grande et ils constituent une force de pure réserve.

De plus, les Russes étaient à court de quelques autres genres d'équipements : ils n'avaient presque pas de mitrailleuses et venaient de mettre en fabrication un fusil automatique assez efficace, mais très lourd et difficile à manier. Au début des hostilités, les soldats de l'armée rouge n'avaient pas de grenades anti-tanks et étaient obligés de combattre les chars ennemis de très près, en employant des paquets de grenades à main liées ensemble, dont l'efficacité s'avéra plus ou moins discutable. Les Allemands possédaient un nombre de bombardiers en piqué supérieur à celui dont disposaient les Russes. Tous ces facteurs, ajoutés les uns aux autres, constituent l'avantage A : l'avantage des armes.

LA TACTIQUE DE LA BLITZKRIEG...

L'avantage B réside dans la blitzkrieg, un procédé spécifiquement allemand pour faire la guerre, inventé, mis au point, adapté aux possibilités des armes modernes par les techniciens de la Wehrmacht. La première fois où les soldats allemands s'exercèrent à la guerre-éclair, ce fut dans la bataille de l'Aragon, en Espagne, en 1938. En juin 1941, ils avaient à leur actif au moins huit offensives blitz, toutes menées suivant une méthode invariable. En juin, juillet et août 1941, le haut commandement nazi voulut encore une fois appliquer strictement son système. Il n'y réussit que partiellement. Voici quelles sont les caractéristiques principales de la guerre-éclair telle que la conçoit l'état-major allemand. Deux forces de choc ouvrent dans le dispositif ennemi, deux brèches distantes l'une de l'autre d'une vingtaine de kilomètres. Une fois passées, les « panzerdivisionen » forment à l'arrière du front de leurs adversaires un « chaudron » que les Allemands appellent « Kessel », et ensuite essayent de réduire systématiquement la poche ainsi créée. Dès lors, il est impossible à l'ennemi de combler la brèche, de repousser le coin que les forces de choc allemandes ont ouvert dans leur ligne.

Par une série d'opérations extrêmement violentes, les panzers élargissent les deux brèches jusqu'à opérer une jonction. A partir de cet instant, une importante partie de l'armée des défenseurs est isolée et poussée systématiquement vers la mer, les montagnes ou tout autre obstacle naturel infranchissable. Il y a un peu plus de deux ans, les Allemands opérèrent une première brèche à Sedan, une seconde à Abbeville, réussissant ainsi à couper les armées alliées du nord de la France. Ces effectifs britanniques, français et belges se trouvèrent pris dans un énorme chaudron.

...A ÉTÉ MISE EN ÉCHEC

Une année plus tard, ils tentèrent une opération du même genre, sur le secteur sud du front oriental, avec l'objectif d'encercler l'armée de Boudienny, au cours de la bataille du Dnieper. Mais pour la première fois la cadence de leur poussée se trouva ralentie dans une mesure inquiétante. Au lieu de se trouver coincés dans le chaudron que les nazis avaient tenté d'établir, les Russes parvinrent à effectuer une retraite en bon ordre, avec la totalité de leurs armes et équipements. La dernière tentative de guerre-éclair de 1941, celle qui visait à la conquête de Moscou, fut un échec total. Comme par enchantement, Staline sortit de nouvelles armées de sa manche et passa à la contre-attaque.

Cette année, les batailles qui eurent lieu en Russie méridionale avaient pour but de former un chaudron longeant les rives du Don, chaudron dans lequel les armées russes se seraient trouvées coincées. Les Allemands essayèrent également de rompre le dispositif de leurs adversaires à Voronezh pour couper ainsi la ligne vitale qui relie Moscou et la Sibérie au Caucase. Ils échouèrent, n'ayant pu forcer les défenses de Voronezh, ni atteindre la voie ferrée au delà du Don. Leur avance tout au long de la rive occidentale du Don, vers Rostov, fut si lente, que les armées soviétiques, qu'ils entendaient encercler, purent effectuer une poussée à partir du front de Kharkov et du bassin du Donetz et se retirer en bon ordre vers Stalingrad et Rostov.

Comme avance, la poussée allemande fut un succès. Comme blitz, ce fut incontestablement un échec. Leur plan était d'atteindre Rostov en quinze jours. Ils ne parvinrent devant cette ville qu'après plus d'un mois de combats sanglants.

L'avantage allemand que j'ai désigné par la lettre B., consistant en la supériorité de la méthode tactique et stratégique de la blitzkrieg, a été ainsi éliminé. La Wehrmacht jouit encore d'une certaine supériorité en armes, car elle dispose de toute la production européenne d'acier, alors que les Russes ne peuvent employer que leurs ressources, moindres de moitié dans ce domaine. Mais cet avantage en matériel diminue au fur et à mesure que le temps passe. Aujourd'hui, il peut être estimé « à A divisé par deux » au lieu de « A » l'année dernière. Ceci est dû au fait que les Russes ont appris à maîtriser la blitzkrieg. Cette méthode d'attaque que les experts militaires du Reich avaient jugée peu coûteuse à l'origine est devenue extrêmement onéreuse.

Dès lors, les Allemands ne peuvent plus se prévaloir que de *leur avantage C, à savoir la disposition d'un meilleur réseau de communications.* Ils possèdent des routes et des voies ferrées meilleures et plus nombreuses. Ce facteur leur permet de déplacer leurs troupes et de les concentrer en vue de l'attaque, les portant du front de Moscou sur celui de Rostov ou de Stalingrad, plus rapidement que les Russes ne peuvent effectuer des mouvements similaires. A mon avis, les Allemands continueront à jouir des pleins effets de cet avantage pendant un certain temps. Mais cette supériorité est loin d'être décisive. Leurs effectifs humains, leur matériel, le moral de leurs hommes, ont été détériorés par trop de victoires « non concluantes », et plus le temps passe, plus les difficultés de transport seront grandes pour le commandement nazi.

LA GUÉRILLA, ARME REDOUTABLE

Comment les Russes se sont-ils pris pour mettre en échec la blitzkrieg ? A cette question répondent : les récits relatant comment les armées soviétiques encerclées ont refusé de capituler et se sont transformées en bandes de guérilla ; la résistance inhumaine des villes qui à aucun prix n'acceptèrent d'ouvrir leurs portes aux envahisseurs : Odessa, Kiev, Sébastopol et aujourd'hui Stalingrad ; les populations des petites villes et villages qui s'opposèrent de toutes leurs forces au passage des divisions motorisées allemandes. Ainsi, les armées russes et les citoyens armés réussirent à mettre sur pied un obstacle gigantesque qui freina de plus en plus sensiblement la foudroyante cadence des armées allemandes.

Les Russes ont appris tous les secrets de la guérilla. Probablement ils les connaissaient de tout temps.

La guérilla a été la surprise la plus désagréable, transformée bientôt en un véritable cauchemar, que les Allemands ont subi en U.R.S.S. Une offensive-éclair dépend essentiellement de la rapidité avec laquelle elle est menée : cette vitesse est indispensable non seulement pour les éléments qui forment la tête de lance des forces de choc, mais également pour les milliers de convois motorisés qui suivent l'avant-garde, transportant des effectifs, des munitions et des ravitaillements. Les guerilleros ont paralysé ces convois ; ils ont obligé les Allemands à les faire rouler lentement, gardés par des escortes de tanks et d'autos blindées. Dès lors, toute la machine fut mise au ralenti.

Mais il est évident que la guérilla, à elle seule, ne pouvait pas suffire pour paralyser la blitz allemande. Comment les armées rouges ont combattu les Allemands, et comment les ont-elles contenus si fermement ? Cela n'est pas un secret. Les Russes ont obtenu ces résultats par l'étude appliquée des nouvelles méthodes de guerre, la réadaptation de toutes leurs armées à ces méthodes, la création et le développement rapide d'un nouvel équipement, de nouveaux systèmes d'organisation et de commandement. Tout ce qui précède, ajouté à une grande patience, au mépris total des risques d'une offensive ou d'une contre-attaque à tout moment, est venu former la nouvelle armée rouge.

ÉTUDE DE LA GUERRE MODERNE

D'abord l'étude. Il semble curieux de me voir citer cet élément en premier lieu. Mais Staline lui-même s'est attelé tout d'abord à l'étude de la théorie et de la pratique de la guerre moderne. Voici quelles furent ses paroles à ce sujet : « L'armée rouge possède tout ce qu'il lui faut pour parachever sa tâche glorieuse (la libération du territoire envahi par l'ennemi). Une seule chose lui manque : l'habileté de faire un usage absolument efficace des armes de premier ordre que la mère-patrie leur a fournies. Par conséquent, le premier soin de l'armée rouge doit être d'étudier l'art militaire, de l'étudier avec persistance et opiniâtreté. Par ce seul moyen nous pourrons apprendre comment battre l'ennemi. »

Sous la manchette « ETUDIONS POUR CONQUERIR », la « Pravda », le journal le plus important de Russie, écrivait en juillet dernier : « La tâche urgente, pratique qui nous attend : étudier l'art de faire la guerre ».

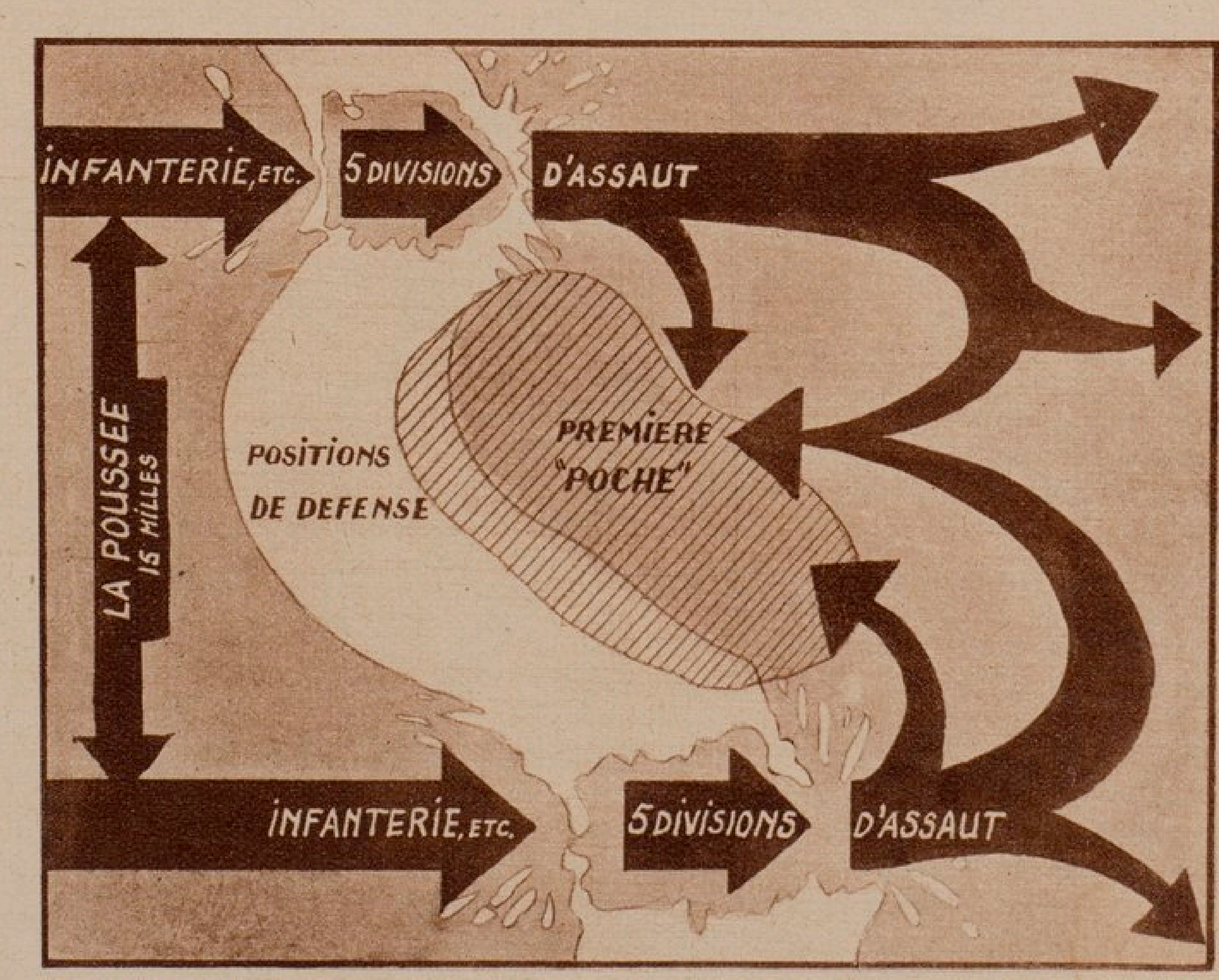
Après l'étude, le « réentraînement ». Les nouvelles armées russes qui sont actuellement en action, celles qui se trouvent encore en réserve, ont appris beaucoup de nouvelles choses. On leur a enseigné les méthodes de défense opiniâtre, l'usage des mines et des grenades contre les tanks, la coopération de toutes les armes au cours des contre-attaques d'infiltration, le « gegenstoss », rapide et rude contre-coup destiné à arrêter net une avance ennemie. Les soldats russes n'ont pas l'esprit encombré par de vieilles théories. On ne leur a pas inculqué les principes de l'art militaire d'il y a un siècle. Voici les résultats obtenus :

Un nouveau fusil anti-tank. Il a été conçu et fabriqué, je crois, depuis août 1941. C'est une arme grande et lourde : il faut deux hommes pour la manier. Mais son tir est le plus efficace des instruments du genre employés par les diverses armées du monde.

Une artillerie nouvelle — quoique de tout temps l'artillerie russe ait été une des meilleures du monde — plus puissante et mieux actionnée que celle des Allemands.

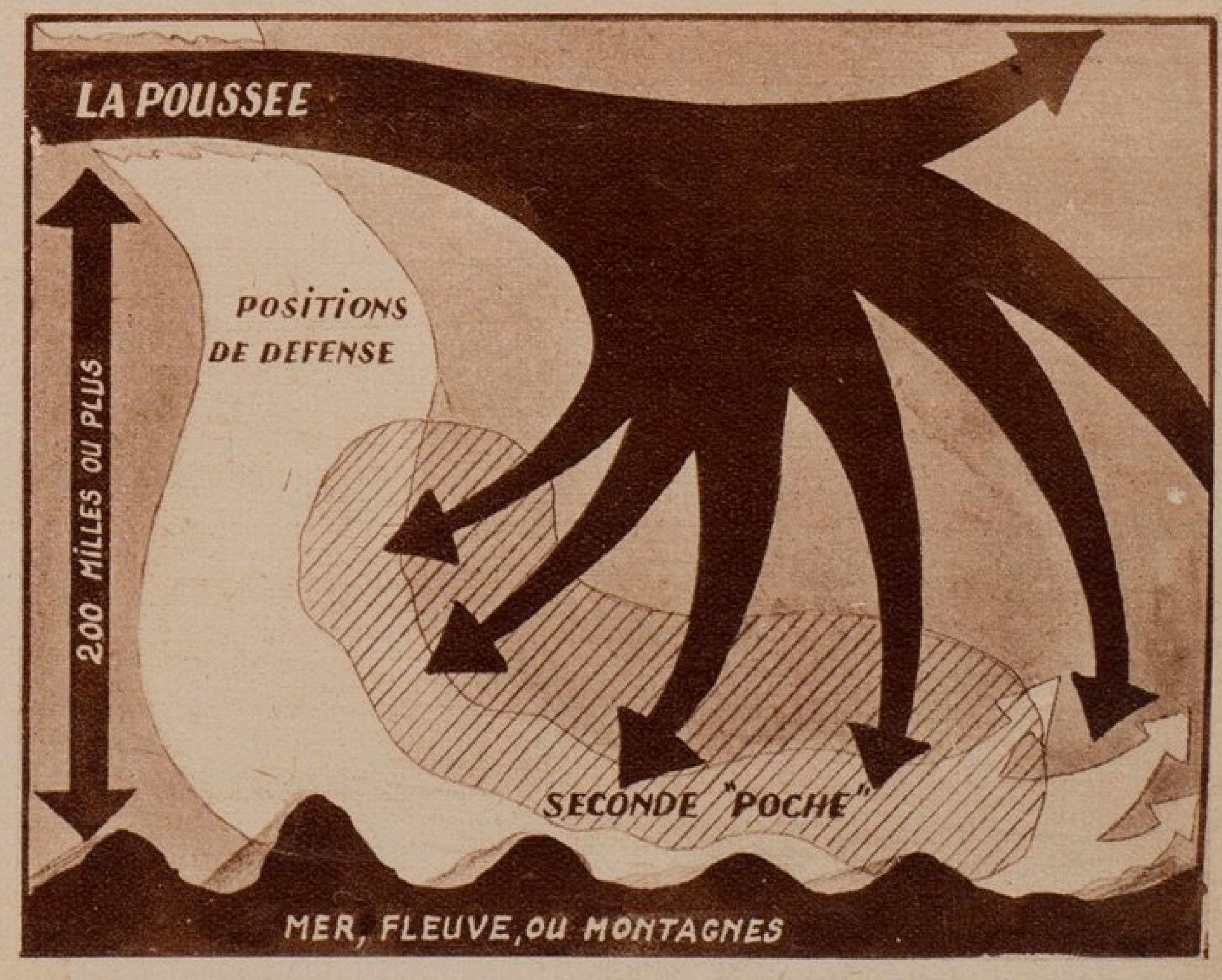
Dès 1937, au cours de la guerre d'Espagne, les pièces anti-tank soviétiques se montrèrent supérieures à celles de fabrication allemande, française ou tchécoslovaque. Les Allemands tirèrent profit de la leçon et mirent en fabrication des canons anti-chars de calibre supérieur. Ils arrêtèrent la production de leurs pièces de 37 mm., et leurs usines commencèrent à débiter des canons de 50 mm. Non encore satisfaits, ils voulurent marquer un net avantage en adaptant leurs canons anti-aériens de 88 mm. aux exigences de l'artillerie de campagne et anti-tank. Les Russes se rendirent compte de cette innovation et entreprirent la fabrication de pièces de 70 mm. pouvant également servir contre des chars, des objectifs terrestres et des avions.

Le dernier point que j'ai voulu aborder dans cette énumération des innovations soviétiques est celui d'un nouveau système de commandement. Lorsque les avions, les tanks, les sapeurs, l'infanterie et les mortiers combattent simultanément, toutes ces armes sont placées sous le commandement unique d'un seul officier : le « commandant des forces combinées ». Récemment, la *Pravda* écrivait à ce sujet : « Nous avons besoin non seulement d'une épée bien effilée, mais d'un esprit également aiguisé. Nous devons acquérir l'habileté de l'expérience. Le courage personnel est une excellente chose, mais il ne suffit pas pour faire un commandant parfait... Le commandant des forces combinées doit être l'organisateur et le créateur de la coordination de toutes les armes, de tout l'équipement technique se trouvant sur le champ de bataille. »



1. — COMMENT LA BLITZ COMMENCE

Les armées allemandes ont essayé d'appliquer en Russie le système d'offensive « blitz » qui leur a réussi sur tous les fronts d'Europe. Deux percées sont opérées en deux points des lignes ennemies, séparés par une distance de 15 milles environ. Les deux colonnes se joignent derrière les armées ennemies formant une poche...



2. — L'EXPLOITATION DE LA PERCÉE

...Le gros des forces allemandes se précipite à travers la percée et cherche à former une seconde poche, beaucoup plus importante que la première, en se dirigeant en toute hâte vers un obstacle naturel, tel que la mer, la montagne ou un fleuve. Les armées ennemies prises à revers et encerclées ne pourront plus se dégager.



DZERZHINK
"OCTOBRE ROUGE"
(HAUTS FOURNEAUX)
RUE LENINE
CHEMIN DE FER VERS MOSCOU
DEPÔTS
PLACE DU MARCHE
COLLINE
ATELIERS
DE REPARATION
PORT
VERS ROSTOV
GARE S-E
RESERVOIRS
DE PETROLE
DEPÔTS
VOLGA

De l'avis de tous, la ville de Stalingrad aurait dû succomber, voilà plusieurs semaines, sous les assauts massifs de von Bock. Pendant près de trois mois, sa population civile indomptée a tenu tête aux vagues ennemies qui n'ont cessé de venir se rompre l'une après l'autre sur les défenses de la ville. Hommes et femmes de Stalingrad se sont jetés sans crainte dans la fournaise.

L'offensive lancée par Timochenko a pris de l'ampleur. Non seulement Stalingrad est aujourd'hui libérée, mais les nazis sont pris au piège et risquent d'être détruits surtout par la garnison de Stalingrad, laquelle, après trois mois de siège, attaque avec fougue.

Cette photographie aérienne montre des incendies qui ont éclaté dans ces usines, et des dizaines de maisons sans toit : témoignage impressionnant de l'enfer de la ville d'acier.

LA REVANCHE DE STALINGRAD

Pour une fois, les « tactiques saugrenues » devaient aboutir. La semaine dernière, Stalingrad prenait sa revanche. Ces hommes et ces femmes qui avaient tenu pendant plus de trois mois, afin de maintenir l'unité du front soviétique, manifestant un renouveau d'énergie qui a dû littéralement sidérer les nazis, passèrent à l'attaque.

Ceux qui prétendaient avoir enserré la ville de l'acier dans un cercle de fer sont à leur tour pris dans un étau formidable, et les 300.000 hommes de von Hoth risquent l'extermination totale.

Nous savons tous que Stalingrad est un amas de ruines. Nous savons tous que les bombardiers en piqué et les canons de campagne ont battu la ville au point de la rendre méconnaissable. Quelle est donc la raison impérieuse qui a induit les Russes à défendre Stalingrad jusqu'au dernier homme, à répandre leur sang, à faire chèrement payer à l'ennemi le moindre mètre carré conquis ?

L'histoire dira que les Allemands ont lancé leur assaut direct contre cette ville le 22 août 1942. Mais Stalingrad devint l'objectif principal des nazis dès le mois de juillet, lorsque la Wehrmacht déclencha ses opérations dans la boucle du Don. Qu'était-il donc arrivé ? A la suite de quels événements l'ennemi s'était trouvé à portée de Stalingrad ? Staline avait été obligé de prendre une décision radicale. Etait-il capable de tenir en même temps le Caucase du Nord et la Volga ? Pouvait-il résister dans l'une de ces régions pendant un temps assez long pour installer une nouvelle série gigantesque de zones de défense, destinées à arrêter net l'ennemi et l'obliger à croupir sur place pendant un autre hiver ? L'homme d'acier ne tergiversa pas. Il décida d'abandonner la riche région agricole du Caucase septentrional, car la défense de ce territoire aurait dangereusement affaibli ses forces placées en d'autres points vitaux. La Russie devait tenir sur les principales chaînes du Caucase, jusqu'aux rivages de la mer Caspienne et jusqu'à la Volga. Pour cette raison, les armées russes reçurent l'ordre de se retirer.

Maintenant, c'était au tour du haut commandement allemand de prendre une décision. Manifestement, son but principal était de couper la route du pétrole qui permet, à travers la Caspienne et tout au long de la Volga, aux 24 millions de tonnes de combustible extrait à Bakou, de parvenir annuellement jusqu'en Russie proprement dite. Mais sur quel point les Allemands devaient-ils concentrer leur effort pour couper cette ligne vitale ? Fallait-il attaquer directement Bakou, ou bien la province d'Astrakhan, ou bien encore Stalingrad ? Hitler fixa son choix sur Stalingrad.

Si le plan allemand avait été couronné de succès, si les Russes avaient abandonné leur ville aussitôt que les troupiers nazis arrivèrent aux portes de Stalingrad, le dispositif soviétique de défense se serait désintégré. Mais, un mois après l'autre, les Russes ont combattu bravement, et ce ne furent pas seulement des Russes qui barrèrent de leurs poitrines la route à l'ennemi ; les défenseurs de Stalingrad comptent dans leurs rangs des hommes originaires de toutes les républiques de l'U.R.S.S.

Mais ces héros ont combattu pendant tous ces mois non pas pour sauver seulement Stalingrad, mais pour l'existence de la Russie tout entière. Ils ont contenu une armée qui comptait au départ plus d'un million d'hommes et dans laquelle le haut commandement nazi a été obligé d'enrôler de la « chair à canon », en provenance de Roumanie : des enfants qui devraient être encore à l'école, des hommes d'âge mûr qui eussent mieux été à leur place en s'occupant d'entreprises de construction et de démolition. Les défenseurs de Stalingrad se sont battus, et battus à un tel point que leurs ennemis s'en sont plaints. Le commentateur militaire de la radio de Berlin n'a-t-il pas déclaré : « Les Soviets trouvent toujours moyen de retarder une décision. Leur application inattendue des tactiques les plus saugrenues est une terrible épreuve pour les nerfs de nos soldats et de leur commandement » ?

Le drame de Stalingrad, le courage et la résolution de ses défenseurs constituent une épopée brillante dans l'histoire de l'humanité.



Aux alentours de Stalingrad, tout est ruine et désolation. Des débris d'explosifs gisent partout. A travers ces régions dévastées, des Allemands montent la garde.



Dans le secteur sud de la ville, il ne reste plus que des masures en ruines. Mais le siège de Stalingrad appartient désormais au passé. Dans un magnifique effort, les Soviets ont déjoué tous les plans nazis et, à leur tour, pris une offensive que rien n'arrête.

DES TROUPES ALLEMANDES EN RETRAITE SUR LE FRONT DE MOSCOU. C'EST MAINTENANT AU TOUR DES GARNISONS DE STALINGRAD DE FUIR A LA DEBANDADE.

VISIONS DE RUSSIE



L'HIVER ARRIVE A GRANDS PAS. REVERRA-T-ON CE SPECTACLE DE SOLDATS NAZIS GELES, COMME CEUX-CI DECOUVERTS L'ANNEE DERNIERE PRES DE MOSCOU ?

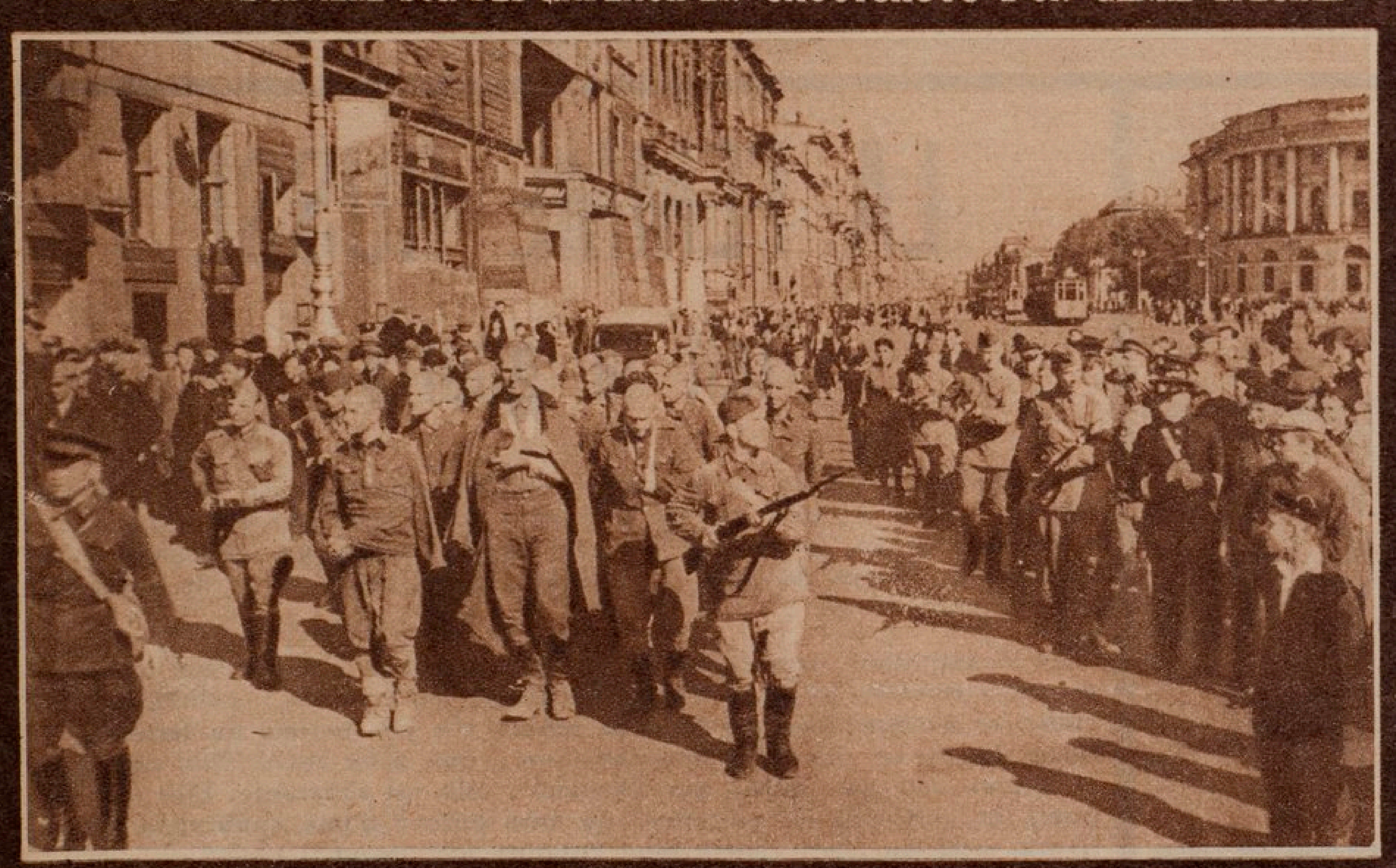


DES CAVALIERS TRAVERSENT AVEC LEUR MONTURE UNE RIVIERE. LES DERNIERES NOUVELLES MENTIONNENT LE MOUVEMENT DE PINCES EFFECTUE PAR TIMOCHENKO.



LA CAVALERIE RUSSE A JOUE UN ROLE PRIMORDIAL. VOICI DES COSAQUES SE LANÇANT A UNE ATTAQUE. ON REMARQUE LES AVIONS QUI PROTEGENT LEUR AVANCE.

SUR TOUS LES FRONTS, LES RUSSES POURSUIVENT LEUR AVANCE. DES SOLDATS TRAVERSENT UNE RIVIERE SUR DES RADEAUX EN CAOUTCHOUC D'UN GENRE SPECIAL.



DES PRISONNIERS ALLEMANDS, PRIS SUR LES DIVERS CHAMPS DE BATAILLE DE RUSSIE, SONT RAMENES VERS L'ARRIERE. ILS SONT ESCORTES PAR DES SOLDATS RUSSES.



DES COSAQUES ETUDIENT UN PLAN POUR UNE ATTAQUE. CONJOINTEMENT AVEC L'INFANTERIE, LA CAVALERIE RUSSE ASSENE DE RUDES COUPS A L'ENNEMI.

LE VERITABLE STALINE

vu par

JOSEPH E. DAVIES

Ancien ambassadeur des Etats-Unis à Moscou.

La personnalité du chef de la Russie soviétique a toujours intrigué le public de toutes les nations. Plusieurs journalistes, quelques historiens contemporains de renom, ont essayé de brosser de M. Staline un tableau se rapprochant de la réalité.

Joseph Davies, riche avocat américain, fut, pendant deux ans, le représentant de son gouvernement auprès du Kremlin. Dans cet article, M. Davies étudie le caractère de Staline sous des angles différents : sa personnalité, sa vie privée, son travail et son rôle en Russie. C'est la première fois qu'un diplomate, qui au cours de son long séjour dans la capitale soviétique a eu forcément de fréquents contacts avec le maître de l'U.R.S.S., donne des impressions brèves mais précises au sujet de « l'homme d'acier ».

Quel genre d'homme est donc ce Joseph Staline ? L'impression que j'en tirai lors de ma première rencontre avec lui est celle d'un homme tranquille et aimable. Il possède au plus haut degré une grande dignité. Naturellement, dans ses relations avec des centaines d'hommes, Staline a été obligé de faire preuve de violence, mais cela n'empêche qu'on peut généralement le définir comme un être essentiellement paisible. L'endurance et la générosité personnelle marquent également ce caractère que certains définissent comme énigmatique.

Lorsqu'il poursuit une conversation, Staline parle habituellement à voix basse et sur un ton égal, mais dans ses yeux jaunes luit toujours une imperceptible flamme d'humour mal celé. C'est un auditeur attentif et toujours intéressé. Parfois, ses yeux fixent durement.

Quelques jours après un entretien que j'eus avec lui au Kremlin, et qui dura deux heures, j'écrivais à ma fille :

« Ce fut vraiment un festin intellectuel. Tous les assistants semblaient prendre un réel plaisir à sa conversation. Staline est nanti d'un esprit subtil, et tout le temps nous faisions des bons mots. Son intelligence est grande, aiguë, pénétrante, et il fait constamment preuve d'une sagesse étonnante. »

L'apparence extérieure de Staline n'est pas aussi massive ni grande, telle qu'elle est communément représentée sur les affiches de propagande. C'est un homme de taille plus que moyenne, donnant une impression constante d'amabilité affable et plutôt timide.

Quoiqu'on ne puisse définir Staline comme un parfait personnage de salon, il est le genre d'homme qui sait se mettre à l'aise en n'importe quelle ambiance. Je pense que, transplanté au beau milieu d'une brillante réception de Park Avenue, il resterait simple et naturel. De sa personnalité émane un sentiment de puissance qui dicte le respect à toutes les personnes qui entrent en contact avec lui.

Mais ce qui me frappa par-dessus tout en Staline, ce fut sa modestie extrême. Pour moi, c'est là un véritable indice de sa grandeur. Les hommes véritablement grands sont simples.

SA VIE PRIVEE EST MODESTE, MAIS NON DENUEE DE CONFORT

On a toujours défini Staline comme un « homme de foyer » et sa réputation est celle d'un leader qui a toujours mené une vie privée décente. Actuellement, il est veuf. Lorsque sa femme mourut, elle ne fut pas incinérée et ses cendres déposées au Kremlin, comme l'exige la tradition communiste. Sur son lit de mort, elle avait demandé à son mari d'être ensevelie dans un cimetière, et Staline respecta la dernière volonté de la mourante.

Travailleur acharné, pris comme exemple dans l'U.R.S.S. entière, Staline quitte rarement son appartement situé dans le Kremlin, où il habite et travaille en compagnie de ses collaborateurs du parti et du gouvernement. Parfois, assez rarement, il va à l'opéra ou au ballet. C'est le seul divertissement qu'il se permet, à ma connaissance du moins.

Comme tous les autres commissaires, Staline vit assez confortablement. Les membres du gouvernement soviétique occupent, au Kremlin, les anciens appartements des tsars et des ministres impériaux. Les dirigeants de la Russie actuelle possèdent également des maisons de campagne. Staline a, ou avait, une demeure d'hiver en Crimée, près des sources de Sochi. Ces sources sont, paraît-il, tout indiquées pour les troubles cardiaques dont est atteint l'homme d'acier.

Le revenu de Staline est d'environ 80 livres sterling, mais il n'a pas besoin de salaire vu que l'Etat paye tous ses frais.

LE TRAVAIL DE STALINE EST DIRIGE PAR UNE UNITE CONSTANTE DE BUTS

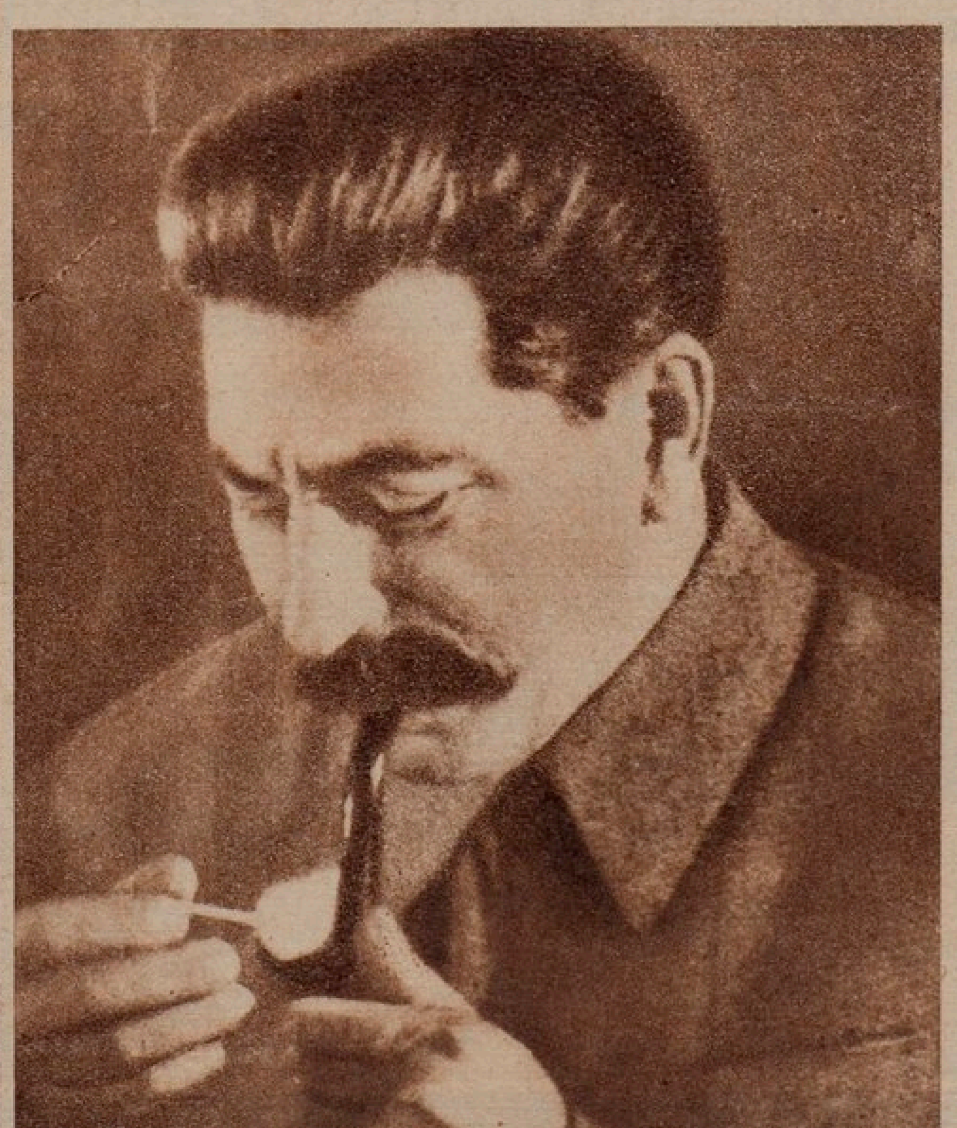
Il est capable de travailler pendant de longues heures sans interruption, et sa capacité de concentration ne connaît pas de limites. Evidemment, la nature lui a donné un système nerveux robuste, car son esprit est toujours maintenu dans un équilibre parfait.

Staline est le type d'homme qui sait parfaitement jeter les bases d'un plan à portée très longue, et qui préfère atteindre ses objectifs à la suite de préparations patiemment élaborées. Il aime poser les pions et ensuite leur imprimer des mouvements divers jusqu'au moment où il sent qu'il a prévu chaque développement possible. En conséquence, j'attribue le succès de cet homme aux qualités suivantes : son physique robuste, son système nerveux bien équilibré, son caractère égal, sa sagesse, sa connaissance de la nature humaine, son instinct et l'unité de ses vues.

LE POUVOIR DE STALINE NE FAIT QUE S'ACCROITRE EN U.R.S.S.

D'après ma modeste opinion, Staline est en train de prendre rapidement la place de Lénine dans le cœur de chaque habitant de la Russie. La propagande vante constamment sa grandeur. Du point de vue des réalisations matérielles, Staline a beaucoup plus contribué au bien-être des Russes que ne l'a fait Lénine, faute de temps. En fait, la Russie soviétique doit presque toute sa puissance présente au génie créateur et à l'esprit pratique de Joseph Staline.

Lorsqu'il prit en mains les rênes du gouvernement, en 1926, la nation vacillait, et une grave crise économique faisait déjà des ravages dans tous les domaines de l'activité de ce pays. Mais la force de Staline eut vite fait de relever les finances du gouvernement, d'organiser la production des matières premières, l'industrie et le travail, jetant les fondations de l'œuvre admirable que l'U.R.S.S. est en train d'ériger au cours de cette guerre.



Je me suis souvent demandé si Staline avait autant de puissance personnelle que Hitler. Les deux hommes sont des types absolument différents. Hitler est une sorte de génie. Il joue par cœur. Il nourrit des idéaux exagérés. Il suit les suggestions des « voix intérieures » qui l'habitent. Staline est aussi un génie, mais il joue d'après la partition. Il fait appel à la raison beaucoup plus qu'aux émotions.

Staline et Hitler possèdent toutefois une qualité en commun : tous deux ont une remarquable habileté à organiser leurs plans par la domination et le contrôle des masses. Hitler glorifie ses « purges » comme un signe de puissance. Staline, par contre, a une tendance à déplorer, et dans une certaine mesure à s'en excuser, les mesures trop violentes qu'il se trouve dans l'obligation d'arrêter. Il les justifie par la prétention qu'en définitive, ces épurations n'ont d'autre but que de servir l'intérêt public.

D'une façon générale, je dirais que Staline a plus de puissance personnelle que Hitler. Et il est à prévoir que son pouvoir sur les hommes ne fera qu'augmenter à l'avenir.



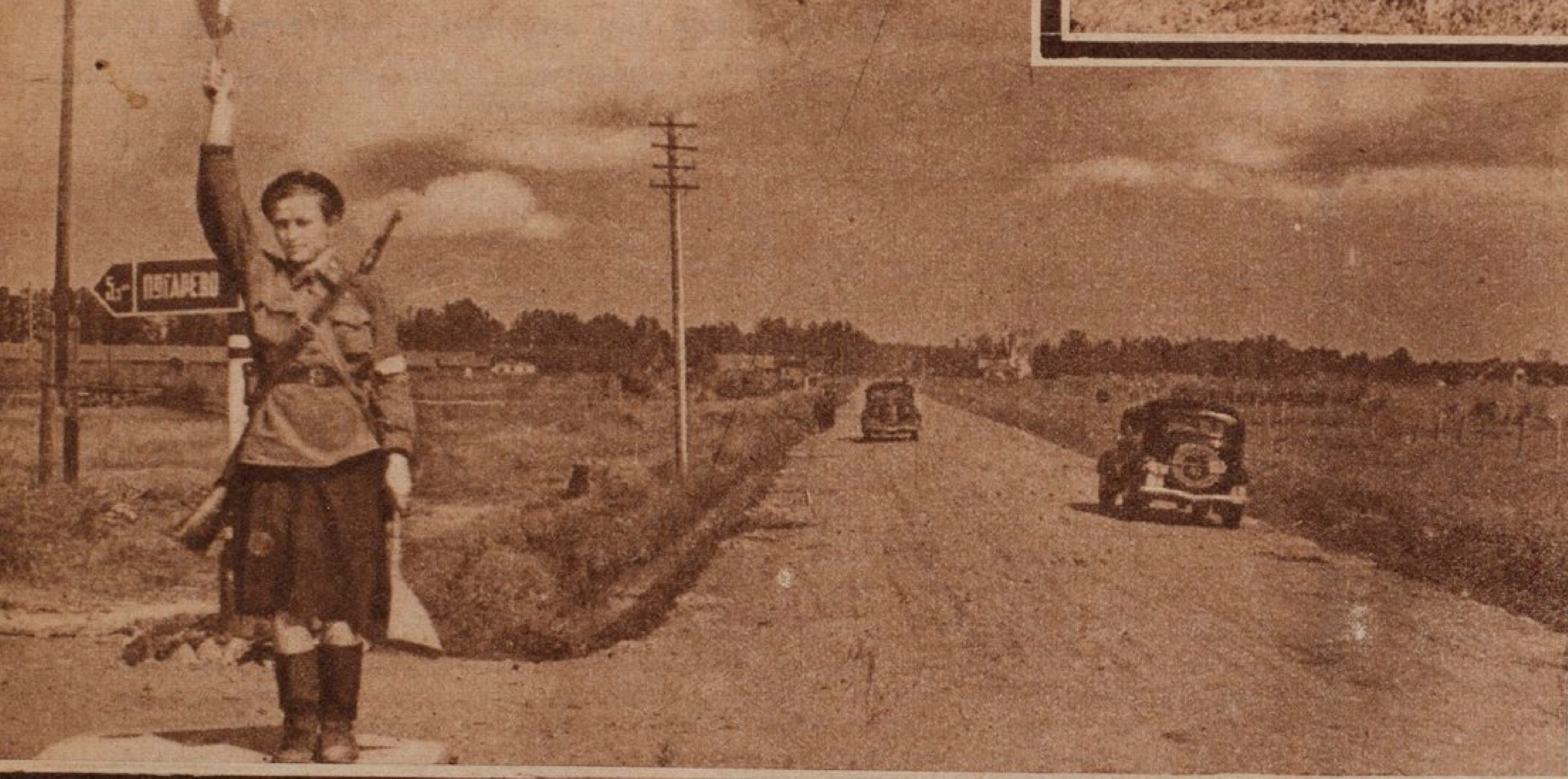
Une jeune héroïne russe, Nina Cherchneva, qui, au risque de sa vie, a ramené du champ de combat vingt-cinq blessés. En elle se résument toute l'abnégation et le magnifique courage des femmes russes.



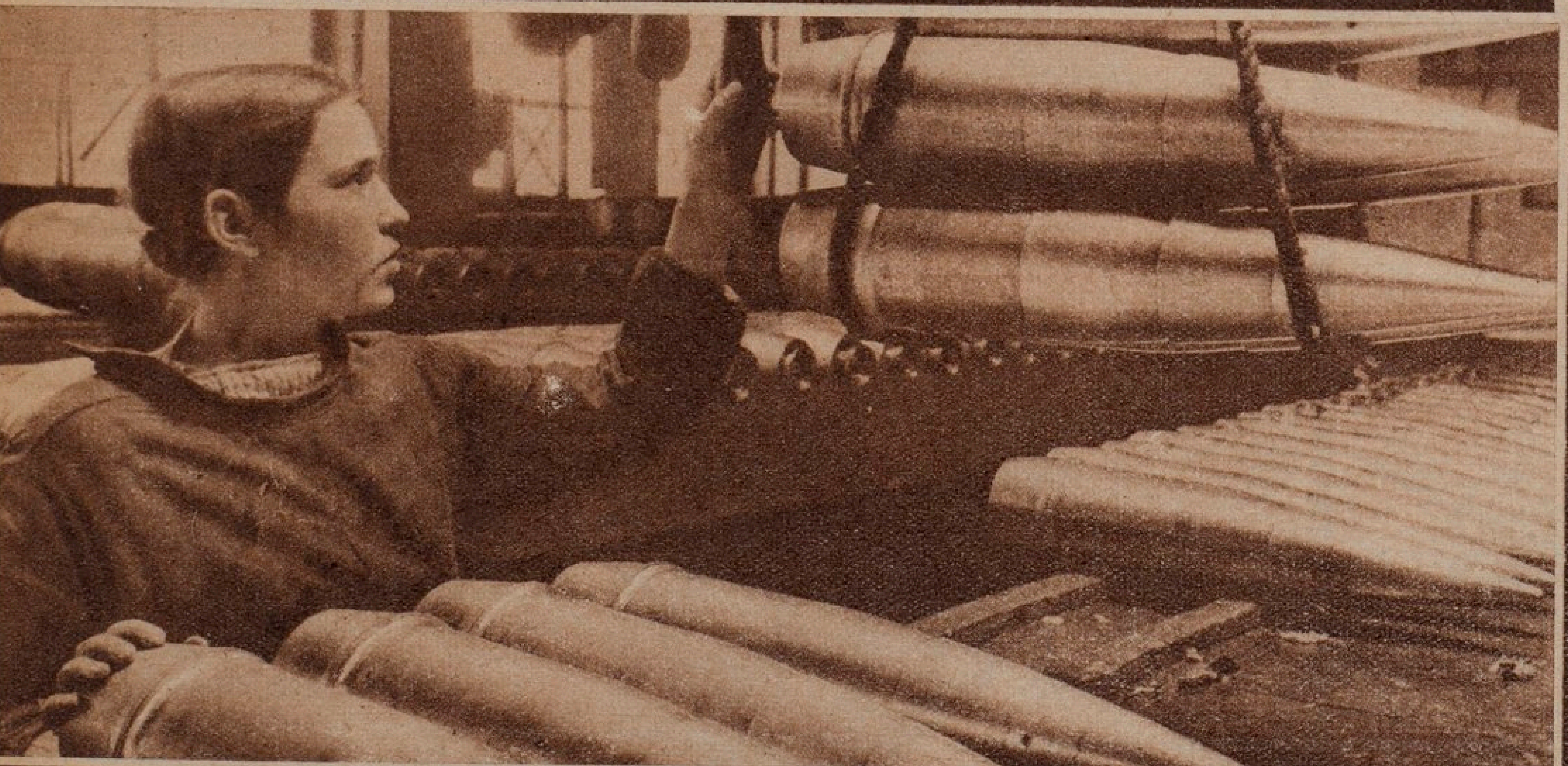
Une jeune fille, postée au grenier d'un immeuble, surveille le ciel dans le secteur de Léningrad. Aussitôt les avions ennemis en vue, elle donnera l'alarme.



Les femmes russes joignent leur effort pour contribuer au triomphe des armes soviétiques. En voici, près de Léningrad, dressant des barrières anti-chars.



A la sortie de Léningrad, une jeune combattante signale que la voie est libre. Les véhicules peuvent circuler.



Des obus, des obus et encore des obus. Dans les usines, les femmes vaquent à la fabrication de tous les engins de guerre. Ceux-ci représentent pour elles la liberté, la vie et l'honneur.

LA FEMME RUSSE

fait la guerre

L'active participation de la femme russe à la guerre n'est que le résultat naturel du rôle qu'elle a toujours joué dans toutes les manifestations de la vie soviétique. D'après les règlements qui régissent leurs activités en temps de paix, les femmes russes ont le droit de s'enrôler dans l'armée rouge.

La Constitution soviétique a placé hommes et femmes sur un plan d'égalité absolue en ce qui concerne toutes les activités « politiques, sociales et économiques ». Mais la nature n'a pas permis au législateur russe d'accorder une égalité « physique » aux deux sexes. Non pas que la femme soit plus faible que l'homme : elle est différente. Elle est capable en certaines circonstances de faire preuve d'une endurance supérieure, mais un effort violent peut l'abattre facilement.

Chaque femme de Russie a le droit de choisir la profession qui lui convient, à moins que les médecins n'estiment que tel travail serait nuisible à sa santé. Par exemple, la main-d'œuvre féminine n'est pas autorisée, en Russie, dans l'industrie du plomb, car les émanations empoisonnées de ce métal atteignent particulièrement les femmes, surtout celles qui portent un enfant dans leur sein. De même, les femmes russes ne sont pas autorisées à soulever de gros poids, à servir dans la marine de guerre. Mais elles peuvent faire partie de la flotte marchande, et même acquérir les galons d'officiers. Toutes les professions techniques leur sont permises. Actuellement les femmes de l'U.R.S.S. forment le 60 % des médecins du pays et le 37 % des ingénieurs.

Elles se marient presque toutes aux environs de la vingtaine, et le plus souvent pour de bon. Le divorce est très facile en Russie, mais, aussi étrange que cela puisse paraître après tout ce que l'on a raconté dans le monde à ce sujet, la femme soviétique qui se sépare de son mari est un objet de mépris. De même, les jeunes filles qui se conduisent légèrement sont unanimement désapprouvées. La femme doit prendre l'amour au sérieux, se marier, avoir des enfants auxquels elle se dévouera, réservant le surplus de son énergie au travail qu'elle accomplit.

Lorsqu'une femme qui travaille — il y en a 19 millions dans les fermes et 11 millions dans les usines — devient mère, le gouvernement lui accorde un congé payé. Ensuite, si elle décide de retourner à sa ferme ou à son usine, elle laisse son enfant dans une crèche dirigée par le gouvernement et le reprend après son travail.

En dehors du travail et de la maternité, la femme russe déploie son activité dans un troisième domaine : la politique. A l'heure actuelle, 500.000 femmes font partie des conseils provinciaux et 277 siègent au sein du Soviet Suprême.



J'ai lu en manuscrit ce récit et j'ai aimé cette vue directe des événements fantastiques qui ont fait, en quelques jours, de la grande France une victime pantelante. Un soldat français entre cent, entre mille, entre un million d'autres a fait la guerre et a été surpris par la défaite. J'aime que ce soldat, Croix de guerre, ne raisonne pas, ne s'interroge pas, ne demande rien. Il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Un soldat est fait pour se battre et il n'a pas à analyser le secret de la déroute. Tous les soldats de France — et sur la terre de l'Empire ils le prouvent — ont dans le sang leur France bien-aimée. Pour elle ils ont voulu se battre, ils se sont battus comme des lions, et voici qu'ils s'apprêtent à le refaire, car le désespoir n'est pas une nourriture française.

Le récit de ce soldat est émouvant dans sa complète nudité. Pas de littérature, mais des visions directes, des faits, et qui parlent d'eux-mêmes. La haute éloquence des événements aussi simples et à la fois aussi tragiques est dans le dépouillement des mots. Non un soldat ne voit rien que son devoir, il ne sait rien. Artisan de la victoire ou victime de la défaite, c'est le soldat, ce sont les millions de soldats qui écrivent, sans le savoir, avec leur sang et leurs sacrifices, les belles pages de l'histoire nationale.

Vous lirez ce récit et vous en goûterez l'allure rapide et, sous la bonne humeur, vous aurez une vue de ce qu'est le courage individuel. L'auteur avait appris que, le lendemain, le groupe de prisonniers dont il faisait partie allait partir pour l'Allemagne. C'est alors qu'il résolut de s'évader. Il préféra le risque de la mort à l'internement dans les geôles de la barbare Allemagne. La chance l'accompagna. Il est aujourd'hui parmi nous, sur le sol de l'hospitalière Egypte...

GEORGES DUMANI

MA GUERRE

Après huit mois de « drôle de guerre », de permissions, d'écoles, etc., le 10 mai au matin, la 715ème batterie du 409ème régiment de D.C.A., batterie légère munie de canons de 25 mm. destinée à des déplacements rapides et répétés, part pour la zone des armées.

Un poste de radio portatif monté sur la camionette du P.C. dont j'ai le commandement nous annonce que, précisément à cette date, l'Allemagne a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg.

Je suis très « gonflé », et me démène avec le lieutenant qui commande la batterie. Nous faisons ensemble quelques reconnaissances.

A Suippes, en Champagne, le bombardement nous a précédés, et nous ne toucherons pas les instruments de précision pour mon P.C., les bombes les ayant détruits.

Un jour, pour satisfaire je ne sais quelle vétuste et ancestrale organisation, notre matériel est chargé sur un train qui « tournique » pendant douze heures pour changer de « région » cependant que nous essayons de dormir dans nos camions également chargés sur le train. L'aviation allemande nous attaque et nous en réchappons par miracle.

Nous campons dans les bois, baptême du feu, nous nous habituons au miaulement spécial des arrivées, nous sommes copieusement arrosés. Nous avons des blessés. Dans les villages abandonnés, les bêtes meuglent semblant supplier qu'on les traie, tant leurs pis gonflés les font souffrir ; bacchanale de lait ; nous sommes même autorisés à abattre pour notre consommation.

Mais la guerre continue. Je fais en vain plusieurs demandes pour être permuté dans l'aviation.

Nous nous transportons de nuit et c'est éreintant, les nuits sans sommeil se suivent. Nous sommes souvent bombardés, je suis assez calme et me couche rarement au sol.

Bientôt nous rejoignons le corps expéditionnaire anglais, orgie de tabac blond, mais les nouvelles sont mauvaises. Le jour arrive où nous rejoignons le front de la Somme, et nous connaissons les ordres successifs de repli et la vision dantesque de la retraite, les fuyards qui se raccrochent à tout ce qui roule.

La 5ème division, la nôtre, se décroche. Toutefois, notre batterie n'a pas reçu de nouvel ordre et reste en première ligne. Un jour je pars en moto accomplir une mission de liaison. Celle-ci accomplie, j'arrive devant Neufchâtel que les bombardiers nazis viennent de raser complètement.

Je laisse la moto militaire au début de la route défoncée et circule à pied parmi les décombres et les cadavres. Lorsque je reviens, la moto a disparu. Je m'accroche à une auto trouvée sur laquelle sont empilés une quinzaine de soldats en débandade et fais avec eux une dizaine de kilomètres vers l'endroit où se trouve ma batterie. Arrivé à ce point, le lieutenant qui me commande me dit de remplacer la moto volée par une des nombreuses autos abandonnées sur les routes faute d'essence et donne des ordres pour qu'on me fasse donner du carburant.

Parmi le fracas des camions et des tanks en déroute se mêle le flot lamentable de ceux qui cherchent refuge et qui partent un peu dans tous les sens avec leurs misérables biens hissés sur des charrettes. L'aviation à croix gammée ne fait pas grâce même à ceux-là.

Puis des replis sur replis, des trahisons, l'épouvante de la déroute, on abandonne blessés et matériel. Un soir avant la nuit la division est cernée avant de pouvoir atteindre la côte, notre batterie est légère, on la met en antitanks au coin d'une route, certains hommes ont très peur.

Je suis volontaire pour partir en reconnaissance sur cette route. A quelques centaines de mètres, j'ai à peine le temps d'apercevoir un Allemand qui tire sur moi une rafale de mitrailleuse. Je veux rejoindre mon camion, ma batterie ; d'un autre côté, le fatal ta-ca-ta-ca-ta. Je prends une troisième direction à quatre pattes : ta-ca-ta-ca-ta. Je dois la vie uniquement au fait que les balles traçantes signalent leur passage meurtrier que je réussis à éviter.

Me sentant perdu, je me plaque à terre, les balles me frôlent. Au loin j'aperçois ma batterie qui cherche à fuir sous les bombes, des explosions terribles éclatent, notre camion de munitions a été touché de plein fouet, le tir des mitrailleuses s'intensifie. Malgré ma situation plus que critique, je ne peux m'empêcher de sentir la grandeur du spectacle terrible et sauvage qui se déroule devant mes yeux. Peut-être influencé par d'anciennes lectures ou d'anciens films, ou bien est-ce les auteurs de ceux-ci qui ont bien décrit les réactions d'un homme qui se croit perdu, je ne sais. En tout cas, sans fausse honte, je tire mon portefeuille et regarde des photos, je réarme mon fusil, prêt à mettre le canon sur ma tempe, la gâchette à portée de mon doigt, afin de m'achever si je suis trop grièvement blessé. J'attends et je pense aux miens.

Mes leggings sont déchirées par les balles et, par une chance incroyable, je ne suis pas encore blessé. Les éclatements durent une demi-heure encore, puis le feu ralentit et l'espoir renaît, mais le tir reprend à nouveau. J'attends la mort, tournant alternativement la tête vers le côté où le tir est moins violent pour avoir moins de chances, si l'on peut dire, d'être défiguré.

Cependant je suis indemne. Mon seul but est d'atteindre au loin cette meule de foin que j'aperçois. Je rampe dans la nuit venue, je reste en arrêt, le cœur battant, près d'une demi-heure prenant le soc d'une charrue pour une mitrailleuse braquée. Revenu de mon erreur, je fonce dans la nuit vers la côte que je sais à une vingtaine de kilomètres. Passerai-je avant le jour ?

Mais voici des ombres grondantes qui arrivent de tous côtés. Ce sont d'énormes tanks. Ils viennent sur moi, ils vont m'écraser sans me voir, ils sont une multitude, il en surgit de partout. Soudain un commandement guttural, un projecteur s'allume, je suis pris. Mais j'ai eu le temps de briser mon fusil. Des soldats allemands m'entourent et m'emmènent. Ils me mettent sur une voiture blindée pourvue d'une pièce anti-aérienne et ils repartent dans la nuit noire.

On me donne à boire du vin, puis des cigarettes. D'un ton interrogateur, je leur dis « Ich kapout ? » en faisant le geste de fusiller quelqu'un, je veux par là leur demander si je vais être exécuté. Ils font un geste d'ignorance et me laissent à mes réflexions sous les étoiles ironiques. Nous roulons toute la nuit avec lenteur et de nombreux arrêts. A l'aube nous stoppons dans un camp allemand.

C'est le 11 juin, ma campagne est finie, elle aura duré un mois.

CAPTIVITE

Les Allemands sont courtois (j'ai écrit ces notes en captivité et elles pouvaient tomber dans des mains nazies), mais je ne me dédie pas. Sans doute par ordre pour la propagande, les prisonniers de ce camp sont assez bien traités.

Je retrouve dans ce camp trois Français et quelques Anglais, j'assiste à l'atroce agonie ralentie d'un « tommy » affreusement blessé. A chaque respiration, de son visage en bouillie sort un flot de sang. Je retrouve un canonnier de ma batterie pris quelques heures après moi.

On nous aligne et des mitrailleuses sont mises en batterie devant nous. L'avance est-elle trop rapide ? N'ont-ils pas le temps de faire des prisonniers ? Vont-ils nous abattre sans autre forme de procès ? Ces questions et bien d'autres traversent mon esprit à une vitesse incroyable. Mais non, les dispositions paraissent changées, et sous bonne escorte commencent des journées de marche. A notre petit groupe s'ajoutent d'autres prisonniers. Nous sommes bientôt 8.000 qui marchons quatre par quatre vers l'Allemagne.

La colonne s'allonge interminablement. A l'avant, une voiture militaire où une mitrailleuse est constamment braquée, prête à faire feu sur quiconque essaierait de fuir. A l'arrière une autre voiture nous suit, et c'est à coups de crosses que l'on fait relever ceux qui tombent d'épuisement.

Chaque jour nous faisons de 40 à 45 kilomètres à pied. Le ravitaillement d'un nombre si considérable d'hommes n'était pas prévu. Nous ne mangeons rien. Le soir du troisième jour, j'ai mâché crue de la betterave blanche ramassée sur le bord de la route, cette betterave qu'on destine à l'alimentation des vaches.

Dans les débris d'un masque à gaz puant j'ai recueilli la pluie et j'ai bu avec délices. Dans un casque anglais dont nous bouchons le trou du sommet, le soir dans le camp de fortune, nous faisons cuire des orties. Cette affreuse décoction calme un peu notre fringale. Pour dormir, à même la terre, par petits groupes humains, nous nous serrons les uns contre les autres, cependant qu'interminablement la pluie nocturne nous détrempe. Un jour nous eûmes une capote pour trois, alourdie par la pluie. Nous la portons à tour de rôle et, la nuit venue, nous nous en couvrons.

Cependant nous arrivons un jour à Doullens, et dans une forteresse c'est avec appétit que nous mangeons du pain dur comme du bois et plein de moisissure.

Dans cette affreuse citadelle nous étions près de 12.000 officiers, sous-officiers et hommes, tous sales, déguenillés, dégageant une horrible puanteur. Certains font leurs besoins là où ils se trouvent, comme des animaux que nous sommes devenus.

Un interprète s'avance, on demande des agriculteurs. Avec l'idée qu'une minorité serait mieux traitée et en tout cas voulant à tout prix sortir le plus tôt de cet enfer, je me déclare agriculteur avec aplomb.

Nous sommes bientôt 200 qui repartons malgré les 30 kilomètres déjà accomplis le matin. C'est avec courage que nous faisons les 15 kilomètres qui doivent nous amener au petit village de Candas, car on nous a promis que là nous ne dormirions plus à la belle étoile et serions nourris. C'est l'Allemand qui nous conduit qui nous a baragouiné ces détails.

En cours de route, un officier allemand que nous croisons arrête son auto et nous annonce en français, avec un accent de triomphe, que Paris a capitulé et que l'armistice est imminent. Pourvu qu'il ait menti, que l'abominable catastrophe ne soit qu'une vantardise de sa part. La consternation se peint sur tous les visages, malgré l'espoir immédiat qui passe en certains de nous, que notre libération sera proche et que nous rentrerons bientôt dans nos foyers. Espoir bien vain.

Nous arrivons à Candas et, comme je le prévoyais, notre sort s'améliore ; on nous désigne une villa où dans de la bonne paille, après avoir avalé une soupe épaisse, nous couchons huit par chambre. A travers les grilles du jardin, ceux qui ont encore de l'argent peuvent acheter aux habitants qui sont restés du pain, du lait et du beurre, car à cette époque le pillage allemand n'était pas encore organisé, et les restrictions et la famine n'étaient pas au point où elles sont aujourd'hui.

Nous sommes hirsutes. Il y a plus de dix jours que je ne me suis rasé, mais bientôt un rasoir prêté par un soldat allemand passe de mains en mains ; je me lave et trouve à acheter une paire de chaussettes à une villageoise, les longues marches ayant réduit à néant celles que je portais.

Puis, pour gagner quelques biscuits, nous avons enterré des chevaux horriblement gonflés. Quelle épouvantable puanteur !

Cependant Candas fut un repos malgré l'atroce torture morale de ne rien savoir de ce qui se passait. Des confirmations de l'armistice cependant nous parvenaient par les villageois.

Le sixième jour nous sommes divisés en groupes, chaque groupe est à la charge d'un prisonnier. Par mon grade, je suis désigné comme responsable de mon groupe dont j'assume le commandement. Nous partons pour Le Havre par camions. En cours de route, je me fais des amis dans mon groupe en me débrouillant pendant un arrêt pour me procurer quelques bouteilles de vin.

Nous arrivons au Havre, au fort de Tourneville. Les chambrées sont organisées. Le lendemain nous allons travailler sur les docks, d'autres groupes travaillent à la gare. Les Allemands sont si sûrs de la victoire prochaine sur l'Angleterre qu'ils sont assez larges avec nous, par propagande aussi, naturellement. Ils nous permettent de prendre pour notre usage personnel ce que nous voulons parmi toutes ces marchandises que les Anglais ont abandonnées. Curieuse vie. Nous qui mourions de soif et de faim quelques jours auparavant, nous fumons le plus fin tabac de Virginie et sommes revêtus d'excellents uniformes anglais. Nous avons de délicieuses conserves américaines, du crabe, de la langouste, même du whisky, car des trains entiers de ces excellentes choses sont abandonnés en gare du Havre.

Cependant les Allemands voient leur prétendue victoire s'éloigner et la discipline se resserre d'autant. Maintenant on nous fait travailler de manière épuisante, nos muscles sont brisés à force de faire les dockers sous un soleil de plomb. Je trouve heureusement un moyen de couper à cela. Dans le garage du fort traînent quelques camions et quelques voitures détériorées. Prenant des pièces de l'un et de l'autre, un camion Renault a été mis en état de marche et doit servir au ravitaillement des prisonniers. Immédiatement j'envisage des possibilités d'évasion et, comme c'est un prisonnier qui doit conduire ce camion, je réussis à obtenir ce travail.

Les Allemands nous paient un demi-mark par jour (banknotes d'occupation qui ne leur coûtent rien mais qui, au préjudice du franc, sont négociables dans toute la zone occupée à raison de 20 francs le mark). J'ai la certitude que ces 10 francs quotidiens me serviront.

Oswald, le sous-officier allemand, est à mon côté quand je pars dans la région chercher du ravitaillement ou apporter à mes camarades, qui sont moins favorisés et qui continuent leur travail de dockers, leur soupe de midi.

Oswald est le type parfait de la brute. Son visage semble taillé à la serpe, ses oreilles décollées font rêver sur les élucubrations hitlériennes au sujet de la race supérieure germanique. Néanmoins, ce n'est pas un trop mauvais diable ; son faible est la bière, je la lui dispense dans chaque bistro du Havre où il accepte de s'arrêter ; je me fais dans ces cafés d'utiles relations. J'ai acquis deux certitudes : Oswald est hermétiquement fermé à la langue de Molière et je n'ai à ses yeux nazis que le tort de ne pas admirer son Führer. A part cela, il me voue une certaine sympathie et m'appelle un « international socialiste ». Chaque matin je l'interroge dans ce que je crois être de l'allemand — « Wiefel tag ich port ». Il comprend que j'essaie de lui demander dans combien de jours je partirai et il semble sincèrement ennuyé que les Anglais ne mettent pas plus de meilleure volonté à se laisser battre pour me laisser retrouver mon « Lieben Paris ».

Au fort nous avons des lits, pas de draps, naturellement, mais des lits, quel luxe !

Entre les sorties sur mon camion, je lis mais l'inaction me pèse. Le temps est long, pas de nouvelles. La captivité durera-t-elle des jours, des mois, des ans ? Que deviennent ma famille, mes amis ? Je pense avec effroi à ces colonnes de réfugiés que les avions à croix gammée ont mitraillés sans pitié, et tous les cadavres civils et militaires qui ont jonché les routes que j'ai parcourues.

Autant de questions qui, du matin au soir, font l'écureuil dans mon cerveau torturé. Des journées à retourner sans cesse les mêmes problèmes.

Une nouvelle fuse : nous serons libres dans une semaine... Je rêve...

Des semaines passent... je suis toujours prisonnier-chauffeur. Un camarade s'évade, suis-je plus lâche ? Je n'ai que des velléités. Quand, un dimanche matin, Oswald étant parti en permission en Allemagne, c'est un soi-disant officier français, en réalité un membre de la 5ème colonne qui était brigadier chez nous lors de sa capture et qui depuis s'est élevé lui-même au grade de lieutenant. Il est interprète. C'est lui qui me demande ce matin de le conduire sur les docks. Il est craint et haï de tous. Comme il est responsable de moi pendant cette sortie, si je réussis à déjouer son attention et m'enfuir, il sera passible de graves sanctions. Ce n'est pas cela qui m'arrêtera... au contraire.

ANDRE SAPRIEL

(La fin au prochain numéro)



Les nurses, dans leurs moments de liberté, lavent et repassent elles-mêmes leur linge. En voici deux, transportant, avec le sourire, un seau rempli d'eau chaude.



On peut être nurse et avoir quand même grande allure au volant d'une auto, même si celle-ci est militaire. Nancy illustre bien cet exemple que suivent nombre de ses camarades.

Je dois dire tout de suite que jamais interview ne m'a réservé autant de surprises. La première m'a été causée par la commandante même des nurses américaines dans le Moyen-Orient : le lieutenant W. Alder.

Elle m'avait dit au téléphone :

— Je vous attendrai demain matin à huit heures à l'hôtel. Je vous conduirai chez mes nurses.

Le lendemain, à l'heure fixée, je m'attendais à me trouver en face d'une femme d'un certain âge, aux cheveux grisonnants. Celle qui me reçut d'un « Hello » joyeux était jeune, fine, blonde, élancée. Au bout de quelques minutes, nous bavardions déjà comme deux vieilles amies...

QUELQUE PART HORS DU CAIRE

Dans l'auto qui nous conduisit vers le camp où les nurses sont stationnées, « quelque part hors du Caire », le lieutenant Alder me donna quelques informations préalables au sujet du corps dont elle fait partie. Avant tout, pour devenir infirmière, il faut être diplômée d'une école secondaire américaine. Il faut ensuite, et pendant trois ans, suivre des cours. Après quoi, une fois brevetée, on

lieutenant Alder. Mais elle est introuvable. Elle doit encore être quelque part dans l'hôpital. En attendant qu'on la retrouve, voulez-vous faire connaissance avec mes nurses ? Seulement, je vous avertis : tenez-vous bien, car je crains fort que ce ne soient elles qui vous interviewent...

LA CORDIALITÉ EST DE RIGUEUR

Une dizaine de minutes plus tard, je suis entourée d'une cinquantaine de jeunes filles avec lesquelles je m'entretiens aussitôt familièrement. Ici, la cordialité est de rigueur. Mes interlocutrices plaisantent, me taquinent. Cela ne m'empêche pas, cependant, de recueillir leurs déclarations.

Nous parlons tout naturellement, en premier lieu, de leur travail. Elles l'adorent. Quoique très dur, parfois, il leur procure de grandes satisfactions. Quand elles ne travaillent pas, elles passent leurs loisirs à lire, à écrire, à tricoter, à jouer au ping-pong, à laver ou à repasser leur linge. Lorsqu'elles le peuvent, elles s'en vont faire une promenade à travers Le Caire.

L'installation actuelle des infirmières est assez rudimentaire. Mais elle va en s'amé-

CHEZ LES FILLES DE L'ONCLE SAM

« Quelque part près du Caire »



Lieutenant W. Alder, commandante des nurses américaines dans le Moyen-Orient, est une « patronne » exquise et toutes les jeunes filles qu'elle a sous ses ordres n'ont fait que vanter sa compréhension et son esprit de coopération.

Nous les avons vues arriver, il y a moins d'un mois, vêtues de leur joli uniforme bleu, leur calot crânement posé sur leurs cheveux blonds... Minces, élégantes, les jambes gainées de soie, elles correspondaient parfaitement au « type » de l'Américaine telle que des années de cinéma nous l'ont fait imaginer...

Depuis que les touristes ne viennent plus, Le Caire a rarement eu l'occasion de voir de près des « filles de l'Oncle Sam ». Aussi, leur arrivée a-t-elle provoqué un véritable mouvement de curiosité. Depuis quelques jours, un peu partout, on parle d'elles. Quelles sont leurs fonctions ? Aiment-elles l'Egypte ? A quoi occupent-elles leurs loisirs ? Se sentent-elles dépaysées loin de leur terre natale ?

Pour avoir une réponse à toutes ces questions, il n'y avait qu'un moyen : les interviewer. C'est ce que j'ai fait.

peut volontairement s'inscrire dans le service auxiliaire. La Croix-Rouge américaine répartit alors les nurses dans des camps où, après un entraînement militaire quelque part dans le Texas, les candidates sont prêtes à servir. On compte, en ce moment, aux Etats-Unis, des milliers de nurses volontaires commandées par le colonel Julia O. Flickee.

— J'ai, poursuit le lieutenant Alder, sous mes ordres quelques centaines de ces jeunes femmes. Notre voyage d'Amérique en Egypte a été magnifique et rien n'est venu le troubler. Mes nurses se sont très rapidement habituées à l'Egypte et vous pourrez constater par vous-même avec quelle aisance elles ont su s'installer et se créer un « home ». Lorsqu'elles ont des loisirs, leur plus grande joie est de découvrir Le Caire et chacune rapporte triomphalement au camp les achats au cours de ses pérégrinations. Je ne pensais jamais, pour ma part, que j'aurais pu connaître l'Egypte d'aussi près. J'ai lu beaucoup de choses au sujet de ce pays. Mais je dois dire qu'il dépasse de très loin toutes les descriptions que l'on a pu en faire.

Notre voyage dure une heure. Nous en profitons pour parler un peu de tout. J'apprends en cours de route que mon interlocutrice est infirmière depuis six ans, qu'elle aime beaucoup lire, qu'elle adore son métier, que les nurses qu'elle a sous ses ordres sont gentilles et disciplinées.

L'auto s'arrête. Nous voici arrivées. Je me lance à la découverte des lieux. Je visite d'abord la chambre du lieutenant Alder. Après quoi je jette un coup d'œil sur celles de certaines nurses. J'arrive difficilement à cacher la surprise que le spectacle de ces pièces me cause. Avec des meubles tout à fait rudimentaires et des moyens de fortune, les nurses ont réussi à se créer des studios charmants auxquels rien ne manque, même pas la table de toilette. Ici comme ailleurs, l'ingéniosité féminine a eu le dernier mot.

Les nurses dorment à deux par chambre. Elles font elles-mêmes leur lit, vaquent à leur ménage et cela semble les amuser follement.

— J'aurais voulu vous présenter mon assistante, le lieutenant Edna Scott, me dit le

liorant et elles disposeront bientôt d'une salle de récréation et d'un réfectoire. Elle ont déjà une cuisine spacieuse et confortable qui rappelle celles d'Amérique. Elles m'y entraînent.

O surprise ! Ce sont des hommes qui sont occupés à confectionner le repas de midi. Devant ma mine étonnée, tout le monde éclate de rire et une nurse me déclare, espiègle, que c'est une grande satisfaction pour toutes que de manger des plats préparés par des représentants du sexe fort. Les « cuisiniers » ne semblent pas, en tout cas, se plaindre de leur sort et l'un d'eux me confie en souriant : « Cela m'amuse de préparer le repas de ces « jeunes beautés ». Je sais, d'ailleurs, que si je viens demain à être malade, ce sera à leur tour de me servir. »

Nous quittons la cuisine pour passer dans la cour où brille un soleil magnifique. Je poursuis mon interrogatoire. Je demande à Ketty :

— Qu'ont dit vos parents lorsque vous vous êtes engagée dans le corps des infirmières ?

— Ils ont, évidemment, été attristés à l'idée de se séparer de moi. Mais ils ont vite compris qu'à l'heure actuelle une jeune fille américaine se doit de servir. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, travailler pour la victoire est une chose courante chez les femmes. Tenez, tout près de nous, il y avait une famille où l'on comptait huit filles. Sept d'entre elles servent actuellement. La huitième aurait bien voulu, elle aussi, se rendre utile. Mais elle n'a pas l'âge. Elle n'a que quatorze ans.

Je demande à Mildred :

— L'Egypte vous plaît-elle ?

— Oui, me répond-elle avec vivacité. Il y a une chose, cependant, que je n'aime pas en Orient : ce sont les mouches. Ne pourrait-on faire quelque chose pour s'en débarrasser ?

A BATONS ROMPUS...

Gladys est du même avis. Elle ajoute :

— C'est extraordinaire comme Le Caire ressemble à n'importe quelle grande ville d'A-



« V for Victory ! Thumbs up ! » crient les nurses tandis qu'elles prennent une « Jeep » d'assaut. Qui a dit que les infirmières exercent un métier qui leur enlève leur gaîté ?



Quand elles ne sont pas de service, la commandante et la nurse bavardent comme deux amies. Lieutenant Alder ne semble pas se soucier de la tenue, très peu réglementaire, de sa subordonnée.

mérique. Chez nous, quand on va du Nord au Sud, on se sent dépaysé. Ici, bien que nous soyons à des milliers de kilomètres de nos demeures, nous nous sentons parfaitement à l'aise.

— J'ai aimé les Pyramides, mais pas le Sphinx, me confie Lorraine. Je m'attendais à trouver quelque chose d'immense, de terriblement impressionnant. J'ai été un peu déçue, car je n'ai pas eu le souffle coupé. A part ce petit détail, je suis très heureuse de me trouver ici.

— Je suis déjà venue en Egypte en 1939. J'y ai passé six mois, me dit Fannie, qui écrit des contes d'amour pour les journaux d'Amérique et de Palestine. Je ne pensais jamais que j'y reviendrais un jour. On a raison de dire que « qui a bu de l'eau du Nil... »

Fannie me fait voir une nouvelle qu'elle est en train de terminer.

— Je n'en connais pas encore le titre, dit-elle. Je ne le mets qu'en tout dernier lieu. Quand cette nouvelle sera finie, je projette, en tout cas, d'écrire un conte d'inspiration égyptienne. Je suis sûre qu'il aura du succès.

Mais voici l'assistante du lieutenant Alder : le lieutenant Edna Scott. Un large sourire aux lèvres, elle se laisse photographier en uniforme de travail.

— Avez-vous bavardé avec nos artistes ? me demande-t-elle.

Les « artistes », ce sont Gertrude et Nancy qui ont chanté et joué du piano pour les troupes devant le micro de l'Egyptian State Broadcasting. Gertrude, en Amérique, occupait ses loisirs à chanter dans des chœurs d'église.

— C'est la première fois que j'affronte un micro, me confie-t-elle. J'espère que j'aurai l'occasion de continuer, car l'expérience était des plus intéressantes.

Nancy, elle, est une pianiste de classe. Elle a déjà fait, autrefois, connaissance avec le micro, car elle a joué, à l'école, dans des pièces qui ont été radiodiffusées.

— Le monde est bien petit, me dit-elle. Figurez-vous que j'ai retrouvé ici seize de mes compagnes de classe. Quand vous saurez que nous étions en tout et pour tout quarante, vous me comprendrez...

Il est à peu près midi. L'interview a assez duré. Avant de m'en revenir vers la ville, je pose toutefois une dernière question :

— Faites-vous de la culture physique ?

— Et comment ! me dit Gladys. La culture physique fait partie obligatoire du programme de notre journée. Croyez-moi, ce n'est pas le muscle qui fait défaut à nos nurses. Tenez, je vais vous en donner la preuve.

Elle lance un ordre bref. Aussitôt, ses compagnes s'alignent deux par deux, dans un ordre impeccable. Un autre ordre, et elles se mettent à défiler dans la cour. On se croirait à une véritable parade militaire. Le défilé fini, elles exécutent une série d'exercices devant lesquels beaucoup d'hommes s'arrêteraient. C'est Winifred qui les commande cette fois.

— Etes-vous convaincue à présent ? demande Gladys.

— Oui, dis-je. Et, croyez-moi, vous faites un bien séduisant sergent-major.

— Je suis heureuse de votre appréciation, reprend-elle. Et maintenant, si vous le permettez, je m'en vais vous quitter, j'ai une lettre à écrire.

Je demande étourdiment : « A qui ? »

« What do you think ? » répondent en chœur les autres infirmières.

Gladys rougit. Elle prend congé d'une poignée de main timide. Celle qui, tout à l'heure, commandait les exercices d'une voix énergique est devenue soudain la plus douce des femmes...

Des soldats... Des femmes... Telle est la double impression que j'emporte de ce contact avec les nurses de l'armée des Etats-Unis.

J'ai, en tout cas, appris une foule de choses intéressantes. Et lorsque, sur le chemin du retour, le lieutenant Alder me demande : « Vous reviendrez, j'espère ? », c'est le plus sincèrement du monde que je réponds : « Oui. Et bientôt. »

ANNE-MARIE



On a beau commander « Garde à vous... fixe ! » comme le fait Gladys, d'une voix qui ne manque pas d'autorité, on peut malgré cela être une jeune fille séduisante.



Avec des meubles de fortune, ces jeunes nurses ont su se créer un studio charmant. C'est là qu'elles se reposent, entourées de leurs « fétiches », et qu'elles lisent en groupe.

LA TRAGEDIE DE TOULON

De lourdes colonnes de fumée tordent encore sur la rade de Toulon leurs bras funèbres : le *Dunkerque*, l'*Algérie*, le *Colbert* continuent à brûler. Le geste tragique auquel se sont trouvés acculés les navires français, stupidement ancrés dans la rade de Toulon, a forcé l'admiration de toutes les nations. Cet effroyable sacrifice a prouvé au monde que la flotte française savait rester fidèle à sa parole donnée et défendre son honneur ; ce grand geste a montré aussi d'une façon éclatante que la France, toute la France, rejetait avec mépris toute collaboration à l'« Ordre Nouveau ».

On sait que depuis l'armistice de 1940, c'est à Toulon que les navires de guerre français de tout calibre allèrent se masser ; on sait aussi que Hitler, par une manœuvre astucieuse mais qui ne pouvait tromper que ceux qui voulaient être trompés, décida le 11 novembre 1942 de ne pas occuper Toulon et d'y laisser la flotte française libre d'y séjourner, à condition que ses chefs s'engagent à ne pas rallier les forces navales des Nations Unies et à résister à toute agression.

Il était clair que Hitler voulait ainsi gagner du temps, établir ses aérodromes et ses batteries côtières à proximité du port pour, à l'heure H, s'emparer de ce magnifique butin. Le patriotisme des officiers, des mariniers, des quartiers-maîtres et des marins a ruiné cet espoir, et aujourd'hui plus de trois cent mille tonnes de beaux navires, avec tous leurs canons, tous leurs appareils, gisent au fond de l'eau. On sent en soi monter une sourde rage quand on songe que ces milliards de francs, ces millions d'heures de travail sont ainsi anéantis alors que toute cette force aurait pu donner un tel secours aux Nations Unies pour la libération des peuples asservis.

Toulon qui a vu se dérouler la tragédie de la flotte française est l'une des plus vieilles villes de France. Les Romains l'appelaient « Telo Martius » et « Telonis portus ». Mais à l'époque romaine la ville n'eut qu'une importance secondaire. Ce n'est qu'à partir du Ve siècle qu'elle commence à faire parler d'elle, comme centre chrétien. Elle fut plusieurs fois saccagée par les Arabes. Saint Louis commença de la fortifier et Henri IV fonda l'arsenal. Richelieu comprit l'importance militaire de Toulon. Vauban développa la ville comme place forte. C'est surtout sous la Révolution que Toulon acquit une réputation sanglante. Il y eut des massacres à la suite desquels les royalistes livrèrent la ville aux Anglais. Elle fut mise hors la loi par la Convention et privée de son nom, changé en celui de « Ville de la Montagne ». C'était en 1793. Assiégée par le général Dugommier, elle fut prise grâce aux mesures dues au génie naissant d'un jeune lieutenant d'artillerie : Napoléon Bonaparte. Ce siège devait être l'aurore de la fortune du futur Empereur des Français. La Convention fut sur le point de raser la ville. Mais sa situation militaire la sauva. Depuis lors, tous les gouvernements qui se succédèrent en France n'ont cessé d'en accroître la force par de nouveaux ouvrages.

Toulon est le chef-lieu de l'arrondissement du Var, et compte 133.000 habitants. C'est l'une des plus importantes villes maritimes de la Méditerranée et le principal port d'attache de la flotte française. Celui-ci est situé au fond d'une des baies les plus sûres et les mieux abritées du monde, ce qui en fait une place de guerre de premier ordre. La rade, le port et la ville de Toulon sont défendus par une enceinte fortifiée. par de nombreuses batteries de côtes et des forts construits sur les hauteurs d'alentour. Le mont Faron, qui la domine, était littéralement hérissé de canons.

L'arsenal maritime de ce grand port est l'un des plus formidables du monde.

Pendant longtemps, Toulon n'eut point l'occasion de manifester sa puissance comme port de guerre et base navale. Au cours du XIXe siècle, à part les événements qui la secouèrent sous la Révolution et l'Empire, cette cité servit de point de départ à des expéditions maritimes pour des guerres de conquête : Afrique du Nord, Asie. Durant la dernière guerre, les opérations navales furent très réduites en Méditerranée. Et, au cours de celle-ci, la flotte française de Toulon ne pouvait se mesurer qu'avec la flotte italienne, et cette occasion ne lui fut pas donnée.

Toulon auquel le hasard des circonstances n'avait jamais donné l'occasion de manifester à plein son énorme puissance militaire méritait mieux que de devenir le cimetière des bateaux de guerre français.

STRASBOURG
(Cuirassé — 26.000 tonnes)

DUNKERQUE
(Cuirassé — 26.000 tonnes)

PROVENCE
(Cuirassé — 22.000 tonnes)

COLBERT
(Croiseur lourd — 10.000 tonnes)

ALGERIE
(Croiseur lourd — 10.000 tonnes)

FOCH
(Croiseur lourd — 10.000 tonnes)

DUPLEIX
(Croiseur lourd — 10.000 tonnes)

COMMANDANT TESTE
(Porte-hydravions — 10.000 tonnes)

LA GALISSONNIERE
(Croiseur léger — 7.600 tonnes)

JEAN DE VIENNE
(Croiseur léger — 7.600 tonnes)

LA MARSEILLAISE
(Croiseur léger — 7.600 tonnes)

DESTROYERS — 25

SOUS-MARINS — 26

Tableau des unités françaises ... trouvaient à Toulon au moment ... flotte s'est sabordée vendredi dernier. ... dernières nouvelles, quatre sous-ma... auraient réussi à s'enfuir du port.

BILAN DE LA 2ème CAMPAGNE D'ETE

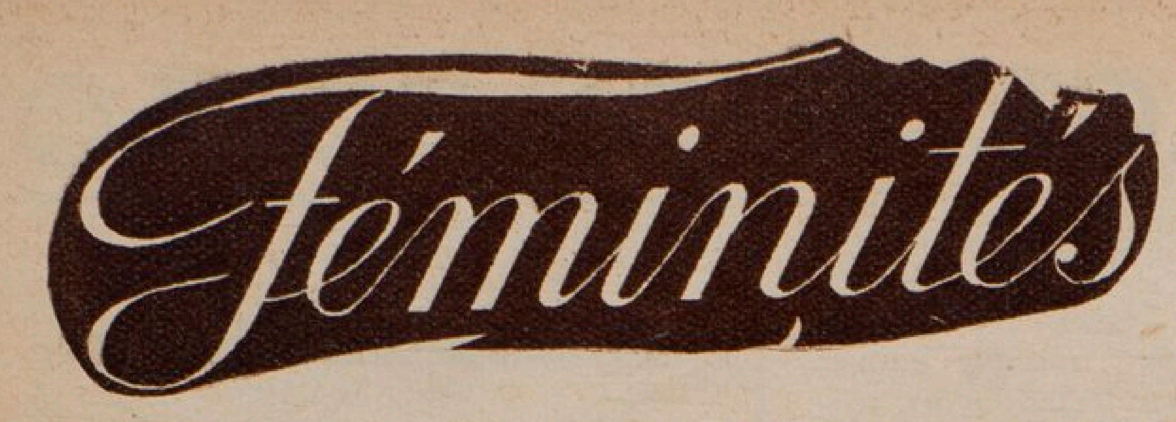
(*Suite de la page 5*)

cette limitation des contre-offensives russes répondait à un plan stratégique.

A Berlin, les experts militaires exposaient devant les journaux neutres la théorie suivante : « L'état-major du Reich aurait cette année changé d'objectif; il ne s'agirait plus, comme en 1941, de détruire les forces armées de la Russie, mais de paralyser stratégiquement Timochenko. C'est pourquoi le gain de terrain serait désormais décisif, au rebours de ce qui se passait l'an dernier où l'on tâchait d'encercler et de détruire les armées russes. » Et les « Basler Nachrichten » reproduisaient les paroles suivantes d'un speaker allemand : « Dans la campagne de cette année, l'espace acquiert dans les plans d'opérations du grand quartier général de la Reichswehr, la signification d'une idée stratégique fondamentale, parce que le gain de terrain doit rendre les armées soviétiques incapables de mouvement et finalement entraîner la paralysie même des armées de réserve. »

C'était bien une théorie construite après coup, pour une situation que les plans allemands n'avaient pas prévue et qu'avait créée la résistance russe elle-même. Il y a d'ailleurs quelque analogie entre cette situation et les circonstances qui, sur le front de Libye, avaient porté les forces de l'Axe jusqu'à El-Alamein. Ce succès inattendu ne pouvait pas, faute des moyens IMMEDIATEMENT nécessaires, être pleinement exploité par les Allemands. De même, la série de succès que le repli systématique des Russes rendit possible avait amené les Allemands jusqu'à Stalingrad. Faute des moyens IMMEDIATEMENT nécessaires, les troupes allemandes sont à présent battues en brèche. La présente offensive russe tend à éliminer la pression allemande. Ceci fait, les Soviets devront à tout prix récupérer le terrain perdu afin que, le jour venu, la Russie puisse à son tour, avec des armées parfaitement équipées et disposant du pétrole, du charbon et même — sinon surtout — du blé nécessaires à la guerre, infliger à l'ennemi une défaite totale.

A. N.



VOULEZ-VOUS ÊTRE AIMÉE ?

1. Ne faites pas trop de cures amaigrissantes. Mieux vaut faire envie que pitié. La ligne courbe n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à l'autre, mais, en certaines circonstances, elle a du bon. On regarde une femme maigre comme on le ferait pour un paysage sans intérêt, sans passion. Une femme dont la ligne se rapproche de celle de 1900 a plus de succès que n'importe quelle autre.

2. N'épargnez jamais l'argent pour vos toilettes. L'homme aime sortir avec une femme bien habillée et qui ne passe pas inaperçue, grâce à son chic et à son élégance.

3. Ne prenez pas un genre « gangster », ce n'est pas cela qui attire les hommes. Soyez aussi féminine que possible, donnez votre maximum de coquetterie, de désir de plaire. Faites sentir à l'homme qu'il y a un danger — pour lui — à vous fréquenter. Rien ne l'attirera davantage... et ne le retiendra que l'idée qu'il faut livrer bataille pour obtenir votre cœur.

4. Vous devez avoir confiance en vous-même et ne jamais douter du succès. Ne harcelez pas celui qui vous plaît en lui demandant tout le temps si vous lui plaisez, s'il vous trouve élégante, s'il vous aime, etc...

5. Ne soyez pas poseuse. Quoi que vous en pensiez, les hommes préfèrent la simplicité, car sur 100 femmes, 90 sont — hélas ! — maniérées. Soyez simple. Ce changement sera — pour les représentants du sexe fort qui vous entourent — une nouveauté qui ne manquera pas de leur plaire.

6. Ne soyez pas trop ménagère. Occupez-vous de votre intérieur sans exagération. Surtout, ne paraissez jamais devant un homme sans vous être, au préalable, mis de la poudre ou du rouge. Pensez qu'il vient du dehors, qu'il a croisé dans la rue nombre de jolies femmes. Quelle déception en vous voyant mal habillée, mal fardée, lui qui a les yeux encore pleins de charmantes visions rencontrées !

7. Ne l'attendez jamais. Il commencera pas tarder de dix minutes, le premier jour, continuera par une heure et finira par ne plus venir. Ne lui faites pas trop voir que vous tenez à lui, partez sans l'attendre trop longtemps, il courra assez vite pour vous rattraper et s'excuser. Soyez sûre qu'il sera à l'heure une autre fois. La leçon lui aura profité.

8. Ne craignez pas de montrer votre savoir. Un homme admire toujours une femme supérieure — même s'il n'aime pas le reconnaître officiellement. Ne croyez pas qu'il sera humilié de cette supériorité.

9. Ne vous accrochez pas à l'homme qui vous plaît. Laissez-lui l'illusion de sa liberté. Sortez de temps en temps avec d'autres cavaliers. Cela le rendra d'abord un peu jaloux et, surtout, il se rendra compte que vous avez du succès ailleurs.

10. Ne ressuscitez jamais le passé devant lui. Evitez soigneusement de parler d'autres hommes. Il ne vous comprendrait pas. Ce qui s'est passé avant un an ou cinq ans ne peut intéresser que vous. Vivez donc votre présent, cela vaudra mieux pour vous deux.





VETEMENTS PRATIQUES

La guerre a imposé aux femmes une ligne vestimentaire extrêmement simple mais qui n'exclut pas une certaine élégance. Voici quatre modèles d'une coupe droite qui ne manquent pas d'allure.

Deux modèles que les Londoniennes peuvent se procurer à des prix relativement modiques. C'est le tailleur, comme on le voit, qui est très en vogue. Il est à la fois pratique et chaud.



Nièce « Gold-digger »

Je ne pense pas du tout comme vous. Une jeune fille peut faire un mariage simple et vivre très heureuse, tandis qu'en épousant un homme qu'elle n'aime pas — mais qui est couvert d'argent — elle risque fort d'empoisonner le reste de sa vie. Pourquoi considérez-vous l'argent comme un but ? Quant à moi, il n'est qu'un moyen qui simplifie l'existence et permet d'obtenir un tas de choses que l'on désire.

Nièce « Argentina Way »

Je ne vois pas pourquoi vous prendriez le genre de Carmen Miranda. Pour commencer, vous ne lui ressemblez pas du tout et, même si tel était le cas, vous devriez quand même garder votre personnalité propre au lieu de devenir une pâle copie de la vedette. Savoir demeurer telle qu'on est, voilà l'élément du succès.

Nièce « Dorina »

Oui, j'ai longtemps habité la Bulgarie et je connais très bien ce pays. Comme vous, j'aime les légendes russes et je possède un livre absolument charmant où l'on trouve les écrits de Nedeff et Paravienki. Je vous remercie pour le livre que vous m'avez envoyé. Votre geste m'a beaucoup touchée.

Nièce « Votre lectrice assidue »

Votre correspondance avec ce jeune homme, qui reste régulière au bout d'un an de séparation, peut permettre d'envisager que le sentiment qui existe entre vous et lui est sincère. Il est naturel de souhaiter la réalisation d'un rêve quand celui-ci est possible et raisonnable. Bonne chance, petite amoureuse.

Nièce « Coquette »

Il existe un excellent moyen de lutter contre les cheveux secs en employant la brillantine que voici : huile de vaseline : 30 grammes ; essence de violettes en quantité suffisante pour parfumer. Cependant, je ne sais pas si vous pourrez vous procurer encore l'huile de vaseline. Oui, la paraffine tiède est bonne pour les cheveux et ne peut que les fortifier et les embellir.

Nièce « Virginia A.O. »

Contre les gerçures de vos lèvres, faites des onctions avec la pommade suivante : beurre de cacao : 30 grammes ; vaseline : 10 grammes ; teinture de benjoin : 10 grammes ; oxyde de zinc : 5 grammes ; essence de roses : 2 gouttes.

Nièce « Ma beauté dépend de vous »

Puisque votre visage se gerce aussi facilement, frictionnez-le avec le mélange suivant : lait virginal : 100 grammes ; glycérine : 50 grammes ; borax : 5 grammes. Vous serez guérie au bout de quelques jours. Vu le manque de place, je ne puis répondre qu'à une seule question chaque fois. Merci pour la carte.

Nièce « Je l'aime malgré tout »

Je ne vous comprends pas. Cet homme joue avec vous comme un chat le ferait avec une souris et vous vous obstinez à le fréquenter ? Quittez-le au plus vite, pendant qu'il est encore temps. Je l'ai déjà dit et redit : je n'aime pas du tout voir une jeune fille se compromettre avec un homme marié. Cela ne mène à rien et ne peut amener que des complications. Coupez court à cette aventure.

Nièce « Très féminine »

L'excès de féminité n'est pas un défaut, mais évitez un excès de légèreté avec ceux qui vous entourent. Ceux-ci s'imaginent que vous êtes une aventurière, et c'est pour cela qu'ils se conduisent aussi cavalièrement avec vous. Ce ne sont pas eux qui sont à blâmer. Croyez-moi, vous êtes seule responsable de cet état des choses. Si vous changez, ils changeront aussi. Les hommes sont un peu comme les caméléons : ils prennent la couleur de la femme qu'ils fréquentent.

Soignez bien VOS DENTS

Certes, la forme de la bouche a son importance. Mais plus encore que les lèvres, ce qui fait le charme, la séduction d'un sourire, ce sont les dents. Trente-deux perles, bien en place, éclatantes de blancheur, et que vos lèvres soient minces ou grosses, votre bouche apparaîtra irrésistible. « On n'est jamais laide avec de belles dents », avait l'habitude de dire la reine Anne d'Autriche.

Aussi ne prendrez-vous jamais assez de soins pour les rendre éclatantes. Trois sérieux brossages par jour, un [illegible] chaque repas, sont indispensables. [illegible] a le droit d'arguer aujourd'hui [illegible] vaillant et déjeunant au restau[illegible] le ne peut prendre ses soins [illegible]s, comme une femme demeu[illegible] chez elle. On fait des brosses sous [illegible] qui peuvent très facilement tenir même dans un sac à main, à plus forte raison dans le tiroir d'un bureau. Après le brossage — si cela vous est possible — n'oubliez pas le rinçage aseptisé.

Pour le nettoyage des dents, veillez à brosser l'intérieur comme l'extérieur, et non seulement horizontalement, mais aussi verticalement, ainsi que toutes les faces triturantes.

Le brossage doit être fait énergiquement avec une brosse dure. Brossez également les gencives, peut-être saigneront-elles un peu au début. Poursuivez cette rude friction, car elle vous aidera à éviter le « déchaussement » des dents.

Une brosse devant toujours être utilisée sèche, il est bon d'en avoir deux afin de les alterner. Dès que l'une perd la fermeté de ses poils, remplacez-la.

Enfin, lorsque vous êtes seule, imitez nos amis américains : mâchez le chewing-gum. Rien n'est meilleur pour consolider les dents et leur donner une blancheur éclatante.

N'employez jamais des instruments d'acier pour curer vos dents. Evitez les poudres dentifrices qui, trop souvent, contiennent de la pierre ponce et sont néfastes. Ne fumez jamais trop.

Ne cassez pas des noix, noisettes ou amandes dans votre bouche. Si vous suivez toutes ces suggestions, vous aurez sûrement une dentition parfaite.

DEUX TRUCS DE BEAUTÉ

Si vous avez de vilaines lèvres et que le rouge déborde ou ne tienne pas, voici ce que vous devrez faire : poudrez vos lèvres en même temps que tout votre visage pour que le rouge ne déborde plus. Pour faciliter encore le dessin de votre bouche, prenez un crayon du même ton que votre rouge et dessinez très nettement les contours que vous voulez lui donner. Ne déformez pas vos lèvres, cela n'est heureux que lorsque c'est fait avec une extrême minutie. Dessinez-les simplement, comme elles sont, en accentuant un peu l'arc. Puis mettez votre rouge en vous regardant bien dans la glace et en veillant à ne pas dépasser le cadre que vous vous êtes fixé. Si vos lèvres sont sèches, le rouge ne tiendra pas. Servez-vous de beurre de cacao ou, à défaut, d'un peu de crème nutritive tous les soirs en vous couchant. Vous aurez bientôt des lèvres lisses et luisantes.

* * *

Il est très laid d'avoir, parfois, de longues traînées de poudre sur le visage. Pourtant, vous utilisez une bonne crème et votre peau est lisse. D'où provient le mal ? Choisissez une poudre extrêmement fine et de bonne qualité. Ensuite, avant de vous maquiller, ôtez bien le surplus de crème. Il n'en faut qu'une très mince pellicule pour que la poudre adhère parfaitement. Ne vous servez pas d'une houppette que vous plongez dans votre boîte n'importe comment et que vous ne lavez pas souvent. Utilisez, de préférence, un morceau d'ouate renouvelé tous les matins. Ayez un tamis sur votre poudre et vous ne prendrez ainsi que ce dont vous avez besoin. Enfin, ayez une brosse fine, très propre aussi, et égalisez doucement la couche de poudre. Ainsi, vous n'aurez plus jamais ces traînées déplaisantes.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Un comité vient, dit-on, d'être formé pour combattre les rats. N'étant nullement incommodé par ces mammifères rongeurs dont le champ d'action se passe très loin de chez moi, je proposerai la création d'un comité pour l'anéantissement des chats de gouttières et des moustiques. En effet, depuis quelque temps, ces derniers ont littéralement envahi appartements et établissements publics, et il ne se passe pas de nuit sans que ces maudits diptères viennent interrompre un sommeil désormais compromis.

L'on a beau se retourner vingt fois dans son lit, en changeant de pose et en adoptant celles où l'insecte a le moins de chance de vous atteindre, une démangeaison douloureuse vous réveille en sursaut tandis que le méchant insecte tourne en rond autour de votre tête avec un bruit qui vous exaspère. Force vous est de vous lever pour faire pleuvoir autour de vous une pluie de ces produits à base de citronnelle qui n'ont pas toujours d'effets bien foudroyants sur la race ailée. Aussitôt disparus les effluves des insecticides, un nouvel essaim s'abat à nouveau sur vous. Et le matin, vous vous levez la tête lourde et les membres engourdis, suite normale d'une nuit agitée.

Pour les chats, c'est une autre histoire, peut-être encore plus dramatique que la première, et qui a tôt fait de vous mettre les nerfs en pelote.

Ceux-ci choisissent justement la nuit ou l'heure de la sieste pour venir vous narguer derrière votre fenêtre et faire entendre leurs miaulements discordants.

Pas plus tard qu'hier, j'eus bien envie d'envoyer un de ces carnivores digitrades rejoindre ses aïeux. Mais l'on dit que ces animaux ont la vie dure et un esprit de vengeance dont j'eus peur d'être la malheureuse victime. Aussi me contenté-je de subir ses cris et d'attendre qu'il se décidât à chercher ailleurs la pitance qu'il semblait quémander de moi. Car sans doute, attiré par mon cœur charitable, serait-il revenu incessamment frapper à ma fenêtre, si l'on peut dire.

C'est vous confier, ma chère cousine, que je passe en ce moment de bien mauvaises nuits et que mon humeur s'en ressent au point que je me livre, pour moins que rien, à certains éclats tout à fait en dehors de ma nature habituellement pacifique.

La cause, vous la connaissez. Mais allez donc expliquer la chose à ceux qui vous entourent et qui ne manquent pas de se plaindre de vos accès de colère inexplicables.

Ils n'y comprendraient rien. Aussi trouvé-je plus sage de me taire, et l'on croit autour et alentour de moi que de gros ennuis intimes ont aigri considérablement mon caractère...

Et ma haine pour diptères et mammifères n'a fait que grandir.

Votre bien malheureux cousin

SERGE FORZANNES



MORT POUR LA RUSSIE

— Allons chez Serge Thomazov, me dit mon ami Nicolas ; il te racontera son histoire : c'est un vrai drame, un épisode vécu du grand drame qui secoue l'immense Russie. Viens.

C'était en 1927. Nicolas était un ancien camarade de classe, que je retrouvai au Caire après une séparation de dix ans. Il me présenta à plusieurs de ses compatriotes, qui avaient fui leur pays à la suite des tragiques événements qui accompagnèrent l'établissement du régime soviétique et s'étaient réfugiés en Orient. Serge Thomazov était l'un de ces Russes dits « Blancs ».

Il occupait, avec sa femme et une vieille servante, paysanne robuste et musclée, un modeste appartement de la rue Mohammed Aly. Serge nous reçut avec un sourire presque contraint, qui trahissait l'amertume de l'exil, et nous introduisit dans une pièce propre mais sombre, où des divans orientaux étaient disposés autour d'une table ronde et basse.

Lorsque mon compagnon lui fit part de l'objet de notre visite, Serge Thomazov fronça les sourcils, me fixa un instant et répondit, en un arabe pur et impeccable :

— J'ai promis de raconter mon histoire à votre ami : la promesse d'un homme de cœur est une dette !

Je demandai, étonné :

— Où avez-vous appris la langue arabe, Monsieur Serge ?

— Vous le saurez au cours de mon récit.

La vieille servante avait apporté le café, préparé à la turque.

Et Serge Thomazov, les devoirs de l'hospitalité accomplis, dit :

— Je suis né à Labinsk, dans le Caucase, d'un père musulman et d'une mère israélite. Je m'appelais Ahmed Burhan. J'étais d'une constitution faible. Mon père m'envoya au Liban, où l'une de ses sœurs habitait avec son mari, et je fis mes études à l'Université américaine de Beyrouth. C'est là que j'appris si bien l'arabe. En 1905, âgé de vingt ans, je rentrai dans mon pays, où j'épousai une jeune fille, caucasienne comme moi. Grâce à des amis de la famille, je fus engagé dans la cavalerie de la garde impériale et partis pour Saint-Pétersbourg.

« Mais je ne tardai pas à m'y sentir dépaysé. Officiers et soldats adoptaient à mon égard une attitude hostile. Pour eux, j'étais un intrus, un étranger. Croyant que ma religion constituait un obstacle à mon avancement, je me convertis au christianisme, embrassant ainsi la religion de ma femme.

« La guerre survint. En 1914, je devins lieutenant. En 1917, j'étais capitaine.

« Puis, ce fut l'effroyable bouleversement, la chute d'un régime, l'instauration éphémère d'un autre, l'arrivée au pouvoir des communistes, la guerre civile, l'anarchie, le déchaînement des passions politiques, le chaos. Des années devaient se passer avant le rétablissement de l'ordre et le retour à la paix, au travail, au redressement de la patrie.

« Dans la lutte meurtrière qui opposa les Russes aux Russes, je demeurai fidèle aux Romanov. J'accompagnai un groupe de leurs partisans en Sibérie, où nous nous préparâmes à reprendre les armes. Mais tel ne fut pas l'avis de ma femme qui, dès le début de la révolution, se rallia au parti de Lénine, comme tant d'autres de ses sœurs. Pendant que moi je rejoignais les troupes de l'amiral Koltchak qui se battaient pour les Romanov et le trône, elle s'enrôlait dans les régiments de volontaires qui se faisaient tuer pour que vive le nouveau régime. Elle était avec les Rouges ; j'étais avec les Blancs. Notre séparation, qui eut lieu dans la capitale, fut déchirante. Nous nous quittâmes en pleurant, mais nous nous quittâmes quand même, avec la conviction que c'était pour la vie.

« Nous nous trompions, car nous allions nous retrouver et nous revoir dans des conditions dramatiques.

« Les soldats de Koltchak remportèrent, au début de leur campagne, quelques succès retentissants. Mais ils se comportèrent fort mal envers la population. En Sibérie, dans l'Oural, sur les deux rives de la Volga, des bandes armées se formèrent pour nous combattre. Nous ripostâmes par l'organisation de bandes similaires. Ces partisans se livrèrent, de part et d'autre, à des horreurs qu'attisaient dans les cœurs des guérilleros les haines et les rivalités que seules peuvent engendrer les guerres civiles. »

Serge Thomazov fit une pause, se leva, prit dans un tiroir un journal russe et nous donna lecture d'un reportage qui fit sensation à l'époque et où l'auteur relatait une série de méfaits perpétrés par les troupes dont lui, Serge, avait jadis fait partie :

— C'est cela qui nous perdit, ajouta-t-il en repliant son journal.

J'appris par la suite que c'était un exemplaire de la « Gazette Rouge », journal du gouvernement révolutionnaire de Russie.

Et l'ancien « Blanc » poursuivit son récit :

— En 1919, j'étais toujours sous les armes. Dans une embuscade, dressée par nous après une longue et minutieuse préparation, un groupe de cavaliers « rouges » tomba entre nos mains. Quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant, parmi les prisonniers, ma femme Catherine !

« Vous pouvez vous imaginer mon émotion et ma surprise. Je combattais avec les partisans du tsarisme. Ma femme était dans le camp adverse, officier, chef d'un Soviet ! Elle fut emmenée, avec ses compagnons, dans une retraite sûre, au milieu des montagnes, où elle devait attendre d'être jugée et, sans doute, condamnée et exécutée, car on l'accusait d'avoir présidé à des actes d'atrocités sur les Blancs.

« Je l'avais reconnue, mais elle ne m'avait pas vu. Je gardai mon secret et essayai de communiquer clandestinement avec elle. Ce fut en vain.

« A bout de ressources, je me décidai à entreprendre une démarche auprès de mes chefs. Catherine était une ennemie politique, mais elle n'en demeurait pas moins mon épouse. Toute autre considération devenait vaine, devant le danger qui menaçait celle qui fut la compagne fidèle de ma vie. Dans le cas de conscience qui se présentait à moi, mon devoir était clair, la voie à suivre était évidente. J'allai trouver l'amiral Koltchak.

« Il m'écouta avec bienveillance. Je lui demandai la vie de ma femme, en reconnaissance de ma conduite irréprochable au service de l'empereur et de ses partisans.

« — Serge, me répondit-il, tu es un brave soldat et un honnête homme. Je vais ordonner la remise en liberté de ta femme. Eloignez-vous tous deux de cette région. Retournez dans le Caucase, si vous le pouvez.

« Comme je protestai, disant que la guerre civile n'était pas finie et que ma place était toujours indiquée parmi mes camarades, l'amiral, d'une voix sombre, m'interrompit :

« — Tout espoir est perdu, Serge. Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, il ne nous restera plus qu'à capituler, à fuir ou à nous faire tuer jusqu'au dernier. »

●

Après une nouvelle pause, Serge Thomazov reprit :

— Lorsque ma femme me revit, elle se jeta dans mes bras. Nous pleurâmes, comme autrefois, lors de notre séparation. Je lui parlai : les larmes étaient sa seule réponse.

« Catherine avait perdu la parole, des suites d'une blessure au cou.

« — Madame, lui dit Koltchak, j'ai beaucoup entendu parler de vous, et je vous admire. Vous avez loyalement servi une cause que vous croyiez juste. Votre mari en a fait autant, avec nous. Je vous libère : allez, suivez votre destin.

« Nous partîmes. Après des vicissitudes sans nombre, nous quittâmes la Russie et nous réfugiâmes en Roumanie, puis en Grèce et enfin en Egypte. »

●

Voilà ce que me raconta Serge Thomazov en 1927, au Caire.

Je le revis par la suite, très souvent. Puis, subitement, je le perdis de vue. Il avait quitté le pays. Mon ami Nicolas suivit bientôt son exemple.

En 1934, je reçus deux lettres. C'était mon ancien camarade d'école qui me donnait de ses nouvelles, et c'était l'ex-officier de la garde impériale du tsar qui m'annonçait son retour dans sa ville natale.

Ils m'écrivirent plus d'une fois, depuis.

La dernière lutte reçue est de Nicolas. Elle est datée du 8 octobre 1942 et postée à Tabriz, en Iran. Voici son contenu :

« Serge est mort, les armes à la main, en défendant Krasnodar contre les fascistes allemands. Je n'ai pas de nouvelles de Catherine. Vive la Russie ! »

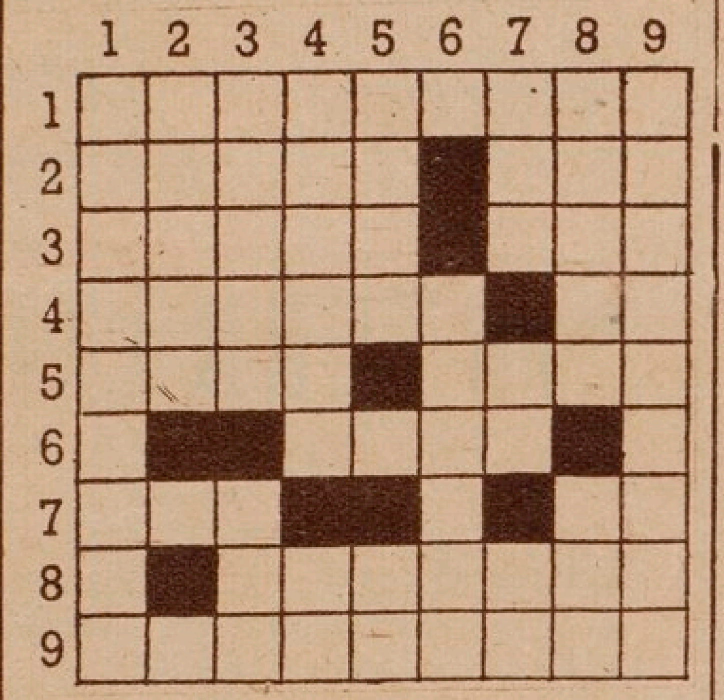
A l'âge de 57 ans, au seuil de la vieillesse, Serge Thomazov, l'ancien « Blanc », est mort pour les « Rouges »...

Non ! Serge Thomazov, le vieux Russe, est mort pour la patrie. Car — c'est ainsi que l'âme slave est faite — il n'y a plus de « Rouges », il n'y a plus de « Blancs » : il y a une Russie indivisible, une Russie sacrée, qui écrase, de tout le poids de son héroïsme, un ennemi qui veut l'asservir !

HABIB JAMATI

DÉLASSONS-NOUS...

MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT : 1. Poire fondante très estimée. — 2. Autre nom du chamois. Voiture pour le transport des chevaux de course. — 3. Peintre de marines (1802-1880). Direction. — 4. On en tire une huile très appréciée. Possessif. — 5. Détermine le poids. Soutien. — 6. Plante purgative. — 7. Fleuve de Russie. Note à l'envers. — 8. Saussaie. — 9. Chiens de chasse.

VERTICALEMENT : 1. Sorte de mirliton. — 2. Espèce d'euphorbe. — 3. Petite rave. Roi de Juda. — 4. Oiseaux. Phonétiquement : vieux. — 5. Collé à un corps. Unité. — 6. Qui a rapport à la vieillesse. — 7. En forme d'œuf. Règle. Article contracté. — Resserra dans un petit espace. Apprécié dans le Midi. — 9. Coupures.

UN PROBLEME POLICIER

UN SUICIDE

M. Grégory, boxeur norvégien, se sentit tout d'un coup las de vivre. Il griffonna quelques mots d'adieux, puis se dirigea vers le canal. Au-dessus du canal, un pont de 100 mètres de long sur 40 de hauteur était bâti. Ce pont n'avait pour support que les colonnes de fer construites à ses deux extrémités. M. Grégory regarda devant lui, ôta son chapeau et ses lunettes et fit un plongeon. Pour se suicider, il avait choisi la partie la plus profonde de la rivière.

Mais le médecin légiste constata qu'il était mort non en se noyant, mais à la suite d'une brisure de la colonne vertébrale.

Aucun bateau ou autre objet flottant ne se trouvait dans cette région à ce moment-là. Il avait sauté bien loin du bord du pont. Qu'est-il donc arrivé ?

99

Une famille se compose du père, de la mère et de trois enfants (deux garçons et une fille). La somme de leurs âges est 99 ans. La différence d'âge entre le père et la mère est d'une unité plus petite que la différence d'âge entre les deux frères et de deux unités plus petite que la différence d'âge entre Pierre et Dora. L'âge du père est égal à l'âge de William multiplié par celui de Pierre, et celui de la mère est égal à l'âge de Pierre multiplié par celui de Dora. Quel est l'âge de chacune de ces cinq personnes ?

RIONS

Le sergent s'évertue à instruire les jeunes soldats. Il leur fait faire l'exercice ; il crie : « Demi-tour à droite... à gauche, front... Par file à droite, etc., etc. »

Un bleu sort des rangs et se dirige vers la cantine.

— Où allez-vous ? s'écrie le sergent.

— J'en ai assez ! Vous ne savez même pas ce que vous voulez !

* * *

— Il est curieux de constater, dit le docteur au cours de sa conférence, que lorsqu'un individu perd l'usage d'un organe, la nature prévoit une compensation. Par exemple, si un homme perd un œil, il voit beaucoup mieux de l'autre. S'il est sourd d'une oreille, son ouïe devient plus fine de l'autre oreille.

— C'est très vrai, reprend un auditeur. J'ai remarqué que quand quelqu'un a une jambe plus courte, l'autre est toujours plus longue.

* * *

La maîtresse. — Toto, dites-moi quels sont les avantages que nous avons, aujourd'hui, sur nos ancêtres d'il y a cent ans.

Toto. — D'abord, nous sommes vivants !

* * *

— Ce n'est pas que je suis paresseux, mais...

— Mais quoi ?

— Mais... cela ne me réussit pas de travailler entre mes repas...

DEVINETTE

Chaque jour, l'ami te visite
Et s'il ne vient pas, tu t'irrites,
Parce que le temps passe vite
Quand jusqu'à ta chambre il s'invite.
Et pourtant il ne parle pas,
Tu ne sais pas quand il est là.

SOLUTIONS

MOTS CROISES

B	E	R	G	A	M	O	T	E
I	S	A	R	D	*	V	A	N
G	U	D	I	N	*	E	S	T
O	L	I	V	E	S	*	S	A
P	E	S	E	*	E	T	A	I
H	*	*	S	E	N	E	*	L
O	K	A	*	*	I	*	A	L
N	*	S	A	U	L	A	I	E
E	P	A	G	N	E	U	L	S

UN SUICIDE

Cette scène se passait en hiver. La rivière était gelée et Grégory s'est cassé le cou en tombant sur la glace.

99

Le père a 36 ans, la mère 40 ans, William 9 ans, Pierre 4 ans et Dora 10 ans.

LA DEVINETTE

L'ami, c'est le Sommeil.

UN JEU DE CARTES

Premier mouvement : l'as saute par-dessus le 8, le 9, le 4 et le 2. Second mouvement : le 7 saute par-dessus le 5. Troisième mouvement : le 3 saute par-dessus le 7. Quatrième mouvement : l'as saute par-dessus le 6.

LES GRANDS HOMMES VUS... PAR LES AUTRES

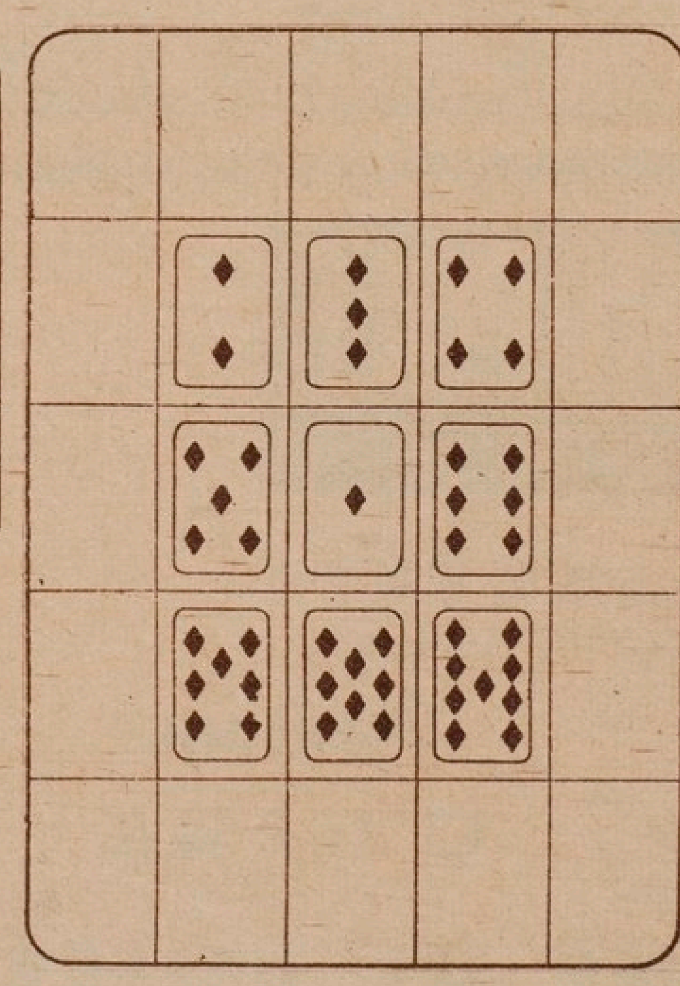
Comment les grands hommes de l'histoire ont été jugés par leurs subalternes ?

DARWIN avait un jardinier qui disait : « Mon maître serait parfait, si seulement il trouvait une occupation quelconque. »

GLADSTONE avait une femme de ménage. D'après elle, « il était un gros mangeur, prenait des repas à toutes les heures, et souvent, à trois heures du matin, il demandait à souper. C'était un très mauvais malade, il supportait mal la douleur, et criait à voix tellement haute qu'on l'entendait dans toute la maison. »

MAUPASSANT avait une femme de chambre : « Il est peut-être un peu étrange, mais c'est le plus aimable des maîtres, et il a un excellent caractère. Personne ne peut nager mieux que lui. Et de plus il est intelligent.

UN JEU DE CARTES



Ayant dessiné un diagramme contenant 25 rectangles (chacun suffisamment grand pour contenir une carte à jouer), disposez les cartes de 1 à 9 suivant la façon indiquée dans le dessin ci-dessus.

Le jeu consiste à enlever du diagramme les cartes marquées de 2 à 9 de telle manière qu'à la fin du jeu l'as revienne à sa position initiale.

1. Comme pour le domino, une carte est enlevée lorsqu'une autre carte saute « par-dessus elle » dans n'importe quelle direction (verticale, horizontale ou diagonale).

2. Quatre « mouvements » seulement sont permis. Un mouvement peut se composer de plusieurs sauts, pourvu que ceux-ci soient faits à l'aide de la même carte (comme pour le domino).

Rappelez-vous qu'au bout du jeu, l'as doit se trouver à sa position initiale.

Cinéma DIANA

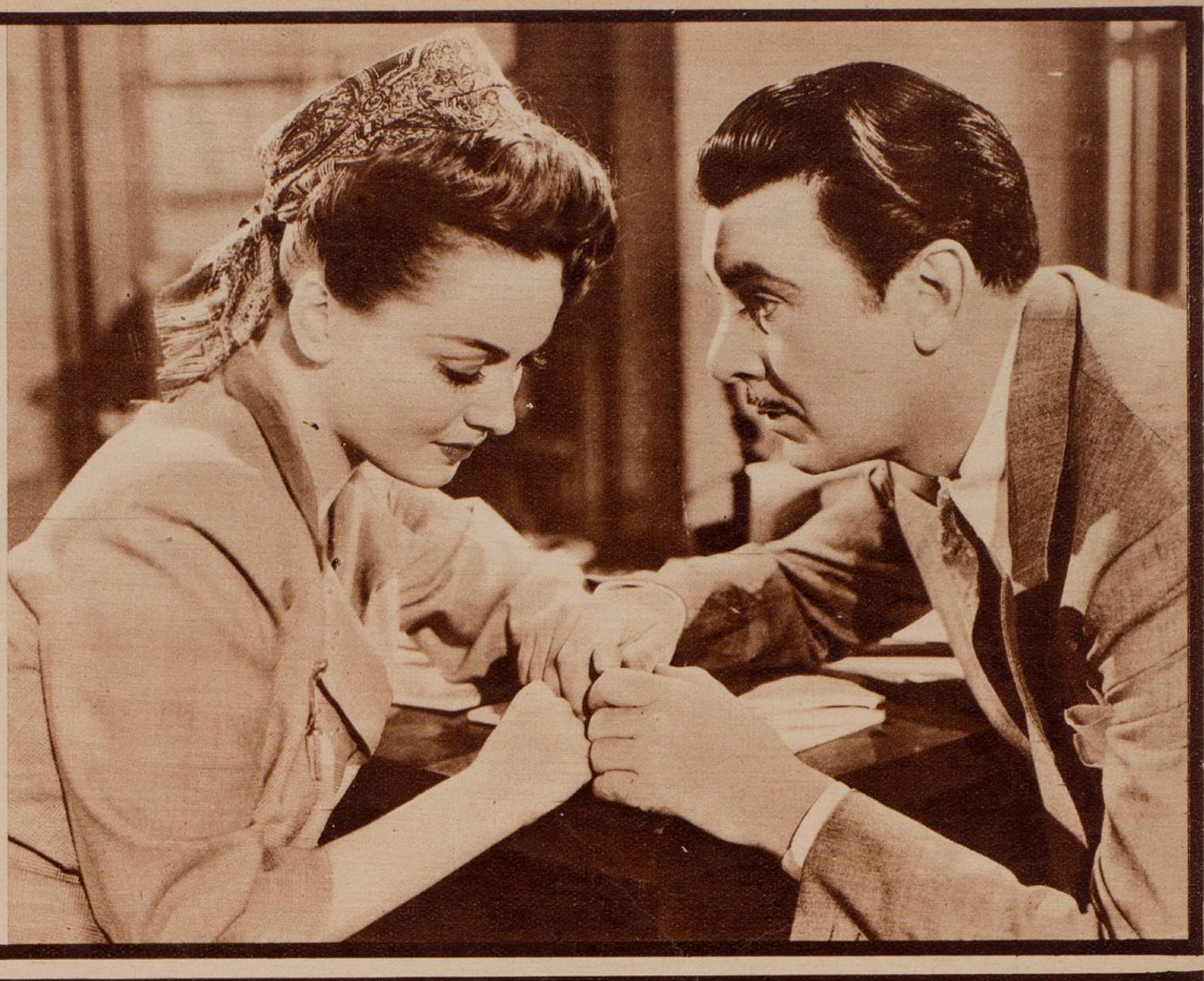
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 7 AU DIMANCHE 13 DECEMBRE
WARNER BROS. présente
Une réalisation poignante superbement interprétée

Bette DAVIS * *Olivia de* HAVILLAND * *George* BRENT * *Dennis* MORGAN

dans

"IN THIS OUR LIFE"





La haine intense de deux sœurs rivales et ennemies !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 83

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

ACTUELLEMENT
UNITED ARTISTS présente

George BRENT * *Ilona* MASSEY * *Basil* RATHBONE

dans

"INTERNATIONAL LADY"



BLONDE... ATTIRANTE... DANGEREUSE... La police de deux continents la cherche — seul le piège de l'amour l'arrête !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 83
UNITED NEWS
arrivé par avion

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT
20th CENTURY-FOX présente

Walter PIDGEON * *Maureen* O'HARA

dans

HOW GREEN WAS MY VALLEY





D'après le roman célèbre de
RICHARD LLEWELLYN
Un Chef-d'œuvre au dessus de toute critique !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 83

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.